

# LE NATIONALISTE

## JOURNAL DU DIMANCHE

### DROIT AU BUI

ornements par la poste

CANADA... \$2.00

ETATS-UNIS et UNION POSTALE... \$3.00

LE NUMERO... 5 c.

REDIGÉ EN COLLABORATION

## Les politiciens et les autres

Le Canada ne voit qu'une chose dans la formation du cabinet Bracken: l'absence de ministres canadiens-français. La race n'a personne à la "crèche", donc Bracken est le Norris et non la nourrice de la minorité. Raisonnablement impeccable selon la logique du ventre et tout éclairé des splendeurs de la digestion!

Trop généralement, les ministres canadiens-français ne constituent qu'un otage entre les mains des Anglais, une poignée d'or avec laquelle on remue et manoeuvre un peuple. Les progressistes ont montré au parlement fédéral que l'influence d'un groupe peut se mesurer en raison inverse de ses "honorables". Le centre allemand, du temps de Windthorst, avait dardé sur le monde quelques rayons de cette vérité. Lumineux contraste avec le fameux opportunisme d'Erzberger et congénères.

"A priori", loin de voir un présage d'inimitié dans l'attitude du nouveau premier ministre manitobain, distinguons-y plutôt une marque de bonne foi, un manque de rouerie.

M. Bracken n'est pas un politicien de profession; il ne choisit pas des otages pour se jouer de la minorité. Libres de toute attache, les députés canadiens-français peuvent exercer une forte influence si l'équilibre politique dépend de leurs suffrages, s'ils sont désintéressés et si M. Bracken n'est pas un fanatique ou un pleutre. En tout cas, de la réserve du nouveau chef d'Etat on ne saurait conclure à sa francophobie.

Mais ce petit jeu de conjectures n'en vaut pas la chandelle. A quoi bon éduquer sur des combinaisons ministérielles, ouvrage fragile et souvent malpropre, des prédictions pessimistes, trop autorisées par l'expérience du passé?

Il est une chose plus intéressante à considérer. A trente-neuf ans, M. Bracken prend en mains l'administration de sa province, sans avoir pratiqué le fameux tremolo à la Blondin, le geste du bras arrondi à la Lemieux, sans avoir posé à la bonhomie gémiste, sans habiletés à la Charles Quéry, sans tulripinades "fortunées", sans avoir "empli" le plus humble électeur de la plus lointaine bourgade manitobaine, sans une bassesse, sans un mensonge, sans un coup de couleau, sans un camouflement, sans une compromission avec des voleurs, des maîtres-chanteurs, des trembleurs ou des souteneurs, sans avoir trempé la pointe de ses chaussures dans le bourbier politique ou le bout de ses doigts dans l'escarcelle maudite des profiteurs.

Quand on sait ce qu'il en a coûté de souillures, d'intrigues ou d'aplatissement aux mieux doués et intentionnés pour se hisser aux premiers postes, il est impossible de ne pas rendre grâce aux progressistes de cette épuration.

M. Bracken n'est pas un politicien de métier, comme M. Drury avant son arrivée au pouvoir, comme plusieurs autres chefs agraires. Il a les mains propres et l'épine dorsale d'un homme habitué à se tenir droit, non celle d'une bête qui marche à quatre pattes. C'est quelque chose. C'est l'indice d'une ère nouvelle.

La guerre a discrédité partout les politiciens. Souillés de boue, ils n'inspiraient que le mépris; barbouillés de sang, ils inspirèrent l'horreur. Le cadre gigantesque des événements rendit ridicule la petitesse de leurs figures de souples charlatans. L'ampleur des problèmes fit mieux mesurer le vide de leurs cervelles, machines à expédients, à stratagèmes, non à solutions, et la médiocrité de leur caractère, à ces créatures de la ploutocratie, à ces lèche-pied de la populace.

Dans les pays où les métèques et les extrémistes dirigèrent la réaction, on vit la dictature du prolétariat, le bolchévisme, comme en Russie. Dans ceux où la réaction jaillit du sol, geyser régénérateur de l'énergie nationale, on assista à l'organisation agraire. Durant le conflit même, les politiciens accablés par leur incompétence n'ont-ils pas fait appel aux experts en finances, en commerce et en industrie?

### LE SPECIALISTE EN POLITIQUE

Le spécialiste est peut-être, à certains égards, un homme dangereux en politique. Il est porté à s'accorder d'importance qu'à sa partie; le financier voit d'abord la finance dans l'Etat; le commerçant, le commerce; l'industriel, l'industrie; l'agriculteur, la culture. Il subit l'influence de son milieu et ses préjugés. A l'étude des choses, il apporte les habitudes de sa formation première; en tout et partout le pli professionnel le trahit. Impossible de nier, par exemple, combien le professeur, l'universitaire chez le président Wilson, a contrarié et faussé le politique et l'a dévoyé dans l'utopie, dans l'abstrait et l'amour des formules et des théories. Mais peut-être, après tout, Wilson n'aurait-il trébuché qu'à cause des politiciens habiles au croc-en-jante! Son malheur, ce fut d'avoir été le seul de son espèce au milieu de drôles.

L'objection posée, il faut ajouter — et c'est une manière de la résoudre — que les politiciens de métier sont aussi des spécialistes, les plus vils, les plus nuls, les plus dangereux, les plus néfastes des spécialistes: les spécialistes du succès électoral.

Ah! j'accorderais qu'on décrétât un apprentissage, voire une quarantaine pour les débutants dans la carrière publique, pour les amateurs, pour ces grands financiers, pour ces hommes d'affaires, pour ces agriculteurs instruits et fiers, si les politiciens de profession n'étaient que de fâts souffleurs de bruit dans des profondeurs d'ignorance.

La science politique, dont Auguste Comte a dénombré les règles dans un jargon presque parlementaire à force de barbarie, est une chose délicate et compliquée. Elle implique plusieurs connaissances: la psychologie des individus, la psychologie nationale, l'histoire, l'économie politique, les finances particulières et d'Etat, la diplomatie, le droit, etc. Quels sont les *politiciens* qui se soucient de connaître les plus élémentaires de ces notions?

En politique, science positive, science du réel, les représentants de classe qui représentent des réalités économiques, des réalités nationales, ont plus de valeur que les politiciens purs, représentants des réalités électorales, c'est-à-dire de l'opportunisme, marionnettes solennelles mues par des ficelles dans la coulisse.

Ignorance pour ignorance de la science politique intégrale, mieux vaut des spécialistes très forts dans leur partie et capables d'une formation générale et de vues d'ensemble que des produits de clubs politiques, de parloirs d'élections, le *crechardie* sans vergogne, de l'esprit de parti élevé au-dessus du patriotisme, comme une pierre sur une tombe.

La déconsidération des politiciens et l'acrimonie des luttes électorales ont écarté de la vie publique les compétences. A l'exemple des progressistes, il importe de les utiliser. Industriels, hommes d'affaires, universitaires, éducateurs, autant d'hommes nécessaires au parlement. Mais il faut aussi des agriculteurs.

Cette chère, bonne vieille province à sir Lomer quand sentira-t-elle souffler sur sa toison de mouton rouge le vent des temps nouveaux? Quand jugera-t-elle les hommes, non par leurs étiquettes, leur masque, leurs entraves de partis, mais par leur valeur? Quand mettra-t-elle ses mains dans les mains des meilleurs, des plus honnêtes et des plus intelligents de ses fils?

Jean LEBRUN.

## COUP D'ENCENSOIR A REBOURS

UN CHRONIQUEUR DU SOLEIL DECOUCHE, SANS EN AVOIR L'AIR, UNE POINTE A CERTAINS MINISTRES. — PSYCHOLOGIE DU THURIFERAIRE.

Le Soleil, celui de Québec, celui qui fait étinceler la bouteille sacramente nous étouffe parfois comme le galop d'un rossinante ou la répartition spirituelle d'un sot. Du diable si l'on s'attendrait à rencontrer dans ce chapitre de gras chanoines ministériels, dans ce conseil de récitateurs de litanies "thuriféraires", dans cette assemblée de thuriféraires, quelque gavroche qui criât au nez des cœurs, quelque magistrat pincé sans rire de l'impertinence. A la réflexion, on s'explique le phénomène. La nature violente se venge. Les gens astreints par métier au décorum, à la gravité, aux poses olympiennes, se débâtent en particulier et s'abandonnent au sans-gêne d'un singe en partie de plaisir à la fantasia d'un sous-préfet aux champs. Aux fins de session, on voit les députés, ces gens sérieux qui régissent les problèmes les plus ardues et prononcent des discours dont la lecture est "idem", se livrer des points, aux écobiers en récréation, organiser des processions burlesques, et se gargariser des "vires bleues" par la tête. (C'est le principal usage connu des "livres bleus", et si ce passe-temps avait pour effet de casser quelque cervelle vide et de débarrasser le pays de l'un des trop nombreux farceurs qui touchent \$4,000 par année, le contribuable en prendrait sa part de gaieté.)

De même le journaliste de parti, jouangeur de grands hommes en toc, se moque dans le privé de leurs tics physiques et moraux. Il y a certaines boutiques où l'on s'amuse à couvrir de crottin les statues de plâtre publiquement qualifiées de chefs-d'œuvre tous les jours. Ah! les ministres possèdent-ils des imbéciles qui donnent à M. Prud'homme la pose d'un Moïse et le ton d'un Corneille, les enfumeurs de "vires communes", les rhétoriciens en mal de baccalauréat, les beugleurs de tréteaux, les cupidés et les accagrateurs, les nullités encombrantes, les nafs décoratifs, les scélérats de "vires bleues", les despotes, les vieillards canailles dont rougissent les plus authentiques canailles de la politique, les parasites du parti, en attendant sur la trogne, des coups d'encensoir à rebours!

Il ne faut pas s'étonner que même au Soleil on se crépe le cou de l'encensoir, que l'on se tienne sur le respect et de l'aplatissement allume par réaction de fugitifs éclairs d'irrévérence! Une petite pointe longue comme ça, mais qui brûle! On a beau être des encenseurs héroïques, la nature humaine est toujours là, vous savez. Elle se trahit un moment ou l'autre.

Dernièrement un chroniqueur du Soleil traitait les divisions des Latins. L'Italie, par l'intermédiaire de son gracieux ministre des Affaires étrangères, le Juif Schanzer, successeur du cosmopolite Sonnino, fit partie avec l'Angleterre contre la France. Un écrivain italien a tiré de ce fait le thème de l'impérialisme méditerranéen de la France. Et Rome cherche à mettre l'Espagne dans son jeu. "On le voit, pour peu que se réalise le rêve italo-espagnol, la Méditerranée sera constituée en souricière, dont la France, privée de toute issue libre, sera la prisonnière. C'est gentils, au possible. Entre latins, ces choses ont permis: c'est une chicanerie de famille qui doit amuser beaucoup les Anglo-saxons."

Où est le lardon dans cette prose sans malice? Attendez la fin. "Naturellement, ajoute le confrère, ceux-ci (les Anglo-saxons) ne feront rien pour empêcher la division de ces races parentes; elle ne fera qu'accroître leur puissance. Bien plus, ils ont intérêt à entretenir ces heurts fraternels et ils n'hésiteront pas à faire cause commune avec l'une des nations latines, afin d'arriver au but visé: les affaiblir toutes à son profit."

Les Anglais ont l'air de ces choses, quand ils ont intérêt à amoindrir les nations latines, ils se servent, pour y arriver, d'une nation latine. C'est exactement ce qu'ils font au Canada, d'ailleurs: bien souvent, ils ne confèrent des honneurs à certains des nôtres que pour endormir nos méfiances et nous frapper en chassant leurs bottes. Hein! est-ce envoyé, un peu? Sentez-vous la brûlure? Il ne manque pas de toupet, le gaillard! L'allusion maligne arrachera un gros rire à M. Lalonde qui n'aime pas plus qu'il ne faut, en toute charité chrétienne, certains collègues influents, objets des complaisances anglaises. De l'autre côté de la mer, à Genève ou ailleurs, le ministre de la marine s'en tiendra les côtes en lisant ça.

Raoul JOURNET.

## L'ANTISEMITISME EN ALLEMAGNE

M. EINSTEIN FUT LES ASSASSINS DE RATHENEAU QUI SERAIT UNE VICTIME DE LA REACTION ANTIJUIVE — RELATIVITE

Le dénommé Einstein découvre sans cesse de nouvelles preuves de sa théorie sur la relativité. Ah! tout est relatif dans le monde, et ce n'est pas M. Léonide Perron, acclamé au Club Lefebvre, interrompu à Papineauville, qui nous contredira. Tout est relatif. Bien reçu à la Sorbonne, en France, M. Einstein

redoute de bien recevoir, en Allemagne, des mauvais coups. Il fut pour échapper aux assassins de Ratheneau.

Il semble y avoir une vive réaction d'antisémitisme en Allemagne, et l'ex-ministre des Affaires étrangères en a été victime. Là-dessus, un savant français que ses travaux tiennent en contact permanent avec les "intellectuels" teutons a confié de curieuses impressions au journal parisien le *Matin*.

La misère est de plus en plus grande de l'autre côté du Rhin. Les ouvriers et les travailleurs intellectuels souffrent de la vie chère et de l'insuffisance des salaires. Tout cela contraste avec le luxe insolent des profiteurs de guerre, industriels et commerçants qui ont vu leur fortune immobilisée en énormes quantités dans les proportions énormes au fur et à mesure de la baisse du mark. Voici comment beaucoup pratiquent: ils accumulent d'abord des devises étrangères; puis, prévenus d'une chute du mark qu'il est facile d'espérer quand on a de l'argent, ils transfèrent en pleine baisse leurs devises étrangères en de vastes domaines étrangers, achètent des usines ou des journaux, si bien que la plus grande partie de la presse est maintenant entre leurs mains.

Le public allemand d'abord de sa gêne les Alliés en général, la France en particulier. Les voyageurs qui ont vu les propres embarras de la France ont amené une certaine réaction.

Certains firent alors la réflexion que la plupart des grands profiteurs de guerre étaient des juifs. D'autres soulignèrent que les soviets éphémères qui prirent naissance en Allemagne avaient été suscités par des juifs. Tout le monde savait déjà qu'au gouvernement nombre d'emplois étaient tenus par des juifs: Scheideemann, Ratheneau, Rosen, Mayer, etc. Cette situation de fait donna de la force aux antisémites qui s'en emparèrent. Ils rendirent les juifs responsables de la guerre, des révolutions, du bolchévisme, car il est de notoriété publique que tous les dirigeants bolchévistes sont juifs. Ils accusèrent aujourd'hui les juifs de Russie et de l'Allemagne de préparer une nouvelle guerre mondiale dirigée contre la France, et dont les germes seraient dans les clauses secrètes du traité de Rapallo.

Les antisémites allemands ne ménagent pas davantage M. Lloyd George. Ils "proclament" que l'Angleterre est complètement sous la domination juive. Ils dénoncent l'influence pernicieuse de confident de M. Lloyd George, sir Philipp Sassoon, et du vice-roi des Indes, lord Reading, de son véritable nom Isaac Rufus.

Chose singulière, ces gens se recrutent parmi les monarchistes, les anciens combattants qu'on ne s'imagine pas hostiles à une revanche contre la France. Les monarchistes accusent Ratheneau et ses collègues d'être de la haute finance qui formaient l'entourage immédiat de l'empereur, d'avoir tiré les ficelles de l'impérialisme et d'avoir déclenché la guerre. Les avances faites ouvertement aux Hébreux par le kronprinz dans ses moments d'amour définitivement écrits les monarchistes des Hohenzollern.

Ainsi, l'Allemagne, plus rude aux métèques que la France, commence à s'épouiller de ses parasites. Et Einstein, gloire du ghetto, estime, bien que tout soit relatif, que le monde ne saurait se passer de son génie. Il cherche un lieu sûr, et ne veut pas rejoindre ses compatriotes Eisner et Rosa Luxembourg. Qu'il vienne donc à Wall Street ou à Montréal!

Paul LAUZON

## L'IMMIGRATION JUIVE

A PROPOS D'UN ARTICLE DE L'ACTION CATHOLIQUE. — INFLUENCE ÉTRANGÈRE QUI FAIT IGNORER LA LOI. — DANS VINGT ANS.

M. Albert Roisy, qui se révèle un disciple de Drumont, un disciple averti, sans peur et sans défaillance, écrivait dernièrement dans l'*Action catholique*:

"Chaque fois qu'un navire portant des immigrants entre dans nos ports, il amène un fort contingent de Juifs."

Comme nous l'avons dit déjà, la plupart de ces Juifs, si la loi était appliquée, ne seraient pas admis; mais, pour les Juifs, la loi a des douceurs que la raison ne comprend pas.

Ainsi, par exemple, les autorités locales arrêtent un certain nombre de ces indésirables et les condamnent à retourner dans leur pays. Ils sont mis à part, prêts à rembarquer. Le jour du départ, un télégramme arrive qui lève toutes les barrières et ces hommes s'en vont dans nos villes canadiennes, grossir le nombre des exploités.

Les journaux, asservis pour la plupart au commerce juif, savent ces choses, mais, pour ne pas perdre des annonces payantes, ils gardent un silence prudent, mais désastreux pour notre avenir. Ils se contentent de se la rendre bienveillante par la richesse des contrats d'annonce. Tant que ce moyen leur réussira, ils ne se hâteront pas dans les entreprises de presse bien problématique quant aux résultats financiers.

Cependant, le jour où le besoin s'en fera sentir, grâce à l'élite intellectuelle qu'ils se sont préparée, grâce aux millions dont ils disposent, grâce surtout à la veulerie de l'entourage, ils pourront mettre la main sur les plus grands journaux du pays.

Ce jour-là, il n'est peut-être pas éloigné, le danger accourra et nous nous rendrons compte de l'impudence que nous commettons en levant injustement toutes les barrières devant les immigrants juifs.

Et le "bloc solide", de quoi est-il donc fait? Qui représente la province de Québec dans le ministère: sir Lomer Gouin, M. Ernest LaPointe ou Me Samuel Jacobs, député de Georges-Etienne-Cartier, circonscription modérée où les Hébreux sont aussi polis qu'unis et les Canadiens français bons garçons, et même un peu plus?

De toutes les voix, grosses, petites, claironnantes, sourdes, emphatiques, légères, grasses, chevrotantes, flûtées — qui se sont élevées en faveur de l'immigration à outrance de l'abaissement de toutes les barrières, une seule semble s'être fait écouter, c'est la voix sympathique, amie, Samuel, l'ainé, le plus illustre de la plus illustre et la plus influente de nos Jacobes?

Elle est bien étrange et bien forte cette influence qui supprime les obstacles et plie les lois. Que sera donc dans vingt ans, alors que le nombre et l'or l'auront multipliée?

Pauvre peuple canadien-français abruti par les journaux jaunes et les politiciens, grise-toi des gloires du passé où les hommes publics, pour manifester leur patriotisme, n'entraient pas dans les bureaux des grandes administrations, mais dans les prisons de Sa Majesté!

LE PERISCOPE.

## En zigzag

Le tourisme est une industrie payante, qu'on n'a trompé pas. Suivant le *Bulletin des parcs nationaux* du Canada, les données du ministère des Douanes indiquent que l'automobilisme a augmenté d'une façon remarquable en 1921. L'an dernier, 617,285 automobiles sont entrées au Canada pour fins de tourisme. Du fait des grandes routes d'automobiles, le revenu provenant de l'étranger a été de \$18,826,600 en 1921.

Le nombre total des visiteurs aux parcs nationaux du Canada, durant le dernier exercice, a été approximativement de 160,000 dont environ 60,000 venaient de pays étrangers. On estime que ce tourisme représente à peu près \$8,000,000 d'argent étranger apporté au pays et pour lequel le Canada n'a rien exporté en retour. Les parcs nationaux du Canada ont coûté en tout, depuis vingt-cinq ans qu'ils sont créés, un peu plus de \$6,000,000 ou un tiers du montant dépensé au pays par les visiteurs qu'ils y ont attirés l'an dernier.

Le point noir, c'est que les contribuables imposés pour la traction ou la réfection des routes ne sont pas toujours les bénéficiaires du tourisme. On en dira quelque chose à Léonide, dans les campagnes, ou même à Montréal.

La persécution des pauvres bougres incapables de payer leur taxe d'eau, des célibataires trop laids, trop mécontents ou trop misogynes pour se marier, ne s'arrête pas à nos tyranniques municipaux; ils vont traquer les chiens errants, maintenanants. Les politiciens s'imaginent, ma foi, qu'eux seuls ont le privilège d'errer. Ils seraient bien que la société protectrice des animaux les traitât de leur erreur pleine de suffisance.

Quand la reconstruction de l'hôtel municipal aura coûté de \$1,500,000 affecté à cette fin, beaucoup de gens auront de la monnaie de poche pour faire cirer leurs bottes et se faire raser tous les jours.

Et sous couleur d'économie, on nous laisse patagner dans la boue, le printemps, et avaler de la poussière à bouche-que-veux-tu, une bonne partie de l'été.

M. Lloyd George déclare que les guides de la politique britannique en Orient ce ne sont pas les intérêts des musulmans ou des chrétiens, mais les intérêts de l'humanité!

Le petit fantoche à Sassoon a le sourire, sa manière à lui d'être francophilie.

M. Léonide Perron, désireux de dissimuler derrière le panache blanc de Laurier la popularité personnelle du ministre de la voirie et directeur de la *Canada Cement Co.*, ne savait pas encore que le vieux chef fidèle, mort il y a quelques jours, avait été élu pour le 13 septembre. L'élection de Labelle sera toujours servie à quelque chose.

L'échouement de Raleigh sur les côtes du Labrador fournit au *Star* un beau thème à variations impérialistes. Le vaisseau-amiral d'une escadre britannique perdu dans les eaux canadiennes! C'est pour le coup que la *Navy League* appuyée par la feuille à baron, se démençera pour que Baptiste vienne au secours de ce pauvre contribuable anglais, le géant fatigué.

Maitre Arthur Meighen déplore encore la décadence de la marine et de la milice canadiennes. Tous jours atteint de "militarisme", ce pauvre Arthur!

## Les Alternances

Poèmes par M. Alphonse Beauregard

Combien parmi nos soi-disant intellectuels, parmi ceux du moins qui achètent des livres ont, dans leur bibliothèque, les *Alternances* d'Alphonse Beauregard?

La réponse serait accablante pour nous au point de vue mentalité canadienne-française.

L'auteur des *Forces* a publié, il y aura bientôt un an, un livre qui fait le plus grand honneur aux lettres canadiennes. Plus que *Maria Chapdelaine*, mieux que les louables propagandes d'associations, telles que "l'Alliance française" et le "Comité France-Amérique", ce livre pourrait donner à ceux qui nous ignorent une convenable idée de notre culture littéraire. Dès la publication de son premier recueil poétique, Beauregard figurait dans la petite anthologie publiée par Léon Séché, les *Plus beaux vers de l'année 1913*, avec trois pièces qui ne souffraient nullement de leur comparaison avec les autres du même livre. Cet honneur revenait à Beauregard non d'influences étrangères à la littérature, mais bien de la valeur même des poèmes. L'auteur a depuis travaillé avec passion et acharnement, et son dernier ouvrage marque un progrès très accentué sur celui qu'il publiait en 1912.

On peut différer d'avis sur Beauregard, quant à son genre poétique, quant à la nature de son inspiration. Par leurs qualités solides et indéfectibles, clarté précision, sobriété et justesse des images, entente parfaite du rythme et de la prosodie, les *Alternances* ne s'en classent pas moins au rang des bons livres de la littérature française contemporaine.

Il n'y a aucune audace à affirmer cela. Il suffit d'ouvrir le livre pour s'en convaincre.

Il est à peine utile de donner ici des exemples. Citons tout de même, au hasard:

Baisse la lampe. Il faut, les soirs de seruveur grave,  
Que nul geste, perçu distinctement, n'entraîne  
Le cours harmonieux du songe inférior.  
Viens là tout près de moi, blottis-toi sur mon coeur.  
Le vent charge au galop la neige sur la route  
Et la jette, claquant, aux fenêtres: écoute  
Géindre sous sa fureur les joints de la maison.  
Songe distraitemment, comme les riches font,  
Que la froidure, ailleurs, s'ajoute à la famine,  
Et jouis encore plus de cette heure divine.  
Donne la main. Je sens que les jours inquiets,  
Où le doute à la folle ivresse s'allie,  
Ont enfin consommé le rythme de nos étés.  
L'impulsion d'un temps s'incarne dans un maître.  
Une oeuvre se condense en une idée, un mot.  
Ce soir dominera tous nos soirs de si haut  
Qu'il résumera seul notre idylle complète.  
L'ai dit que je n'aimais que toi, je le répète.  
Endors-toi maintenant et laisse ton esprit  
Gambader à sa guise en un monde fleuri.

Je veux veiller encore.

Dans les heures amères  
J'irai vers le sommeil mais j'aimais, en prière,  
Mais ce soir le front ceint de roses, il me plaît  
Que le rêve lucide aux ondoyants reflets  
Remplace mon repos par son extravaillance.  
Je désire garder longtemps la conscience  
Du bonheur ardemment convoité qui m'échoit.  
Me dire: Il est réel et je suis vraiment moi.

(Fragment de *Nuit suprême*; les *Alternances*, page 55).

Tout le livre est écrit dans cette langue pure, vigoureuse et personnelle.

Quels sont ceux, parmi nos soi-disant intellectuels, qui ont dans leur bibliothèque les *Alternances* d'Alphonse Beauregard? Grâce aux claires voyantes initiatives de nos gouvernants, le goût de l'instruction s'est, dit-on, développé depuis quelque temps avec une étonnante rapidité chez les nôtres. Une noble émulation pousse, chaque année, un grand nombre de jeunes Canadiens français vers les centres artistiques et intellectuels de l'Europe.

On parle de la formation d'une élite — à laquelle inévitablement les plus sots se feront le plus de gloire d'appartenir.

Une proportion plus considérable encore de bourgeois cossus se paient, de temps à autre, le luxe d'un voyage coûteux et fashionable.

Je n'ai rien à y redire.

Une simple suggestion, messieurs les boursiers, messieurs les richards, messieurs les intellectuels de toutes catégories, qui assumez, parfois, sans le savoir, la responsabilité de nous représenter aux yeux des Européens: à votre riche butin littéraire, à votre connaissance probablement étendue et profonde des merveilles et des célébrités d'outre-mer, des impressionnistes, des unanimistes, des dadaïstes et de je ne sais combien d'autres écoles encor, si vous ajoutez, pour pouvoir en parler au besoin, à simple titre d'essai, quelques modestes strophes des *Alternances*? Je vous jure qu'on ne rirait pas de vous.

A moins que vous ne préfériez épater les Français d'une autre façon et leur répondre (ce qui serait également bien), lorsqu'ils vous interrogent sur ce sujet: "Nous avons le plus beau fleuve du monde, un pays immense. Nous avons lutté pendant trois siècles pour la conservation de notre belle langue française. Nous sommes un peuple jeune. Nous n'avons pas de littérature." Hélas!

Englebert GALLEZE.

L'Académie française décerne bien à propos son grand prix de littérature à M. Henri d'Arles pour son ouvrage *Acadia*, à l'approche de la fête nationale acadienne. De toute évidence, l'Académie française s'embarrasse peu de l'Entente Cordiale, car la révision de l'oeuvre de Richard par M. Henri d'Arles pose les Anglais en modèles des Boches.

Longue vie à l'Académie martyre et ressuscitée à jamais!

Antoine DUCHESNE.

## La Revue hebdomadaire

SOMMAIRE DU NUMERO DU 22 JUILLET

Jean Variot — Monologue de l'Au-

## LUNDI:

Le "Devoir" publiera un nouvel article de M. Henri Bourassa sur la situation européenne.

## IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)



# Pour vous, Mesdames

## Clair de lune

*Solitaire nef aux rameaux tacturnes. A la blanche proue, à la poupe argent. Parmi la vernal atmosphère émergeant. La lune voyage au fil des loix nocturnes.*

*As-tu remarqué que son sillage étincelle scintille de l'horizon stellaire. Cependant que l'ombre autour d'elle s'éclaircit comme si là-bas se levait le matin?*

*Dans cette clarté blême et prestigieuse. Le crapaud s'enivre et son chant devient fou. Et si pathétique est le cri du hibou Qu'il donne un frisson aux feuilles de l'yeuse.*

*Sur le petit lac d'émeraude penché Le rêve du Saule à la couleur céleste. Mais, toutes les fois que nous faisons un geste.*

*Nos êtres sont pleins de figures funèbres. Tu sais qu'au surplus ils brillent de bonheur. Cette nuit ressemble à ton cœur, à mon cœur Où le clair de lune est mêlé de ténèbres.*

Fernand MAZAFE.

Quelle est-elle, votre idée?  
Gouverneur. — La voici: c'est de recevoir.  
La Marquise. — De l'argent? Volontiers!  
Gouverneur. — Non, pas de l'argent, des invités...  
La Marquise. — Eh là! Gouverneur, votre esprit s'égaré! Nous voulons des recettes: vous m'offrez de suite la plus belle occasion de dépense qui se puisse imaginer!  
Gouverneur. — Erreur, madame la marquise.  
La Marquise. — Il n'en coûte pas très cher de recevoir?  
Gouverneur. — Plus maintenant.  
La Marquise. — Vous m'ahurissez!  
Gouverneur. — Je m'explique... Vous n'ignorez pas, madame la marquise, que la danse est fort en vogue: on ouvre des dancing par tout, dans les hôtels, dans les théâtres, dans les music-halls, dans les cinémas, et il n'y en a jamais assez!  
La Marquise. — Pour mon goût personnel il y en a trop!  
Gouverneur. — Pour le mien aussi; mais nous ne sommes pas en cause!  
La Marquise. — Heureusement, j'ai cru que vous alliez me conseiller de débiter sur la scène dans un numéro de foxtrot! "La douzième masquée", voilà une affiche!  
Gouverneur. — Nous parlons sérieusement, madame la marquise.  
La Marquise. — Bon. Vous me rappelez à l'ordre. Mais, sans rire, si je n'entre pas dans la danse, en quoi nous intéresserai-elle au milieu de ces graves soucis qui nous occupent?  
Gouverneur. — Vous allez le savoir, madame la marquise. Les dancing publics ne pouvant accueillir que pendant quelques heures une clientèle nécessairement mêlée, on en crée d'autres, plus discrètes et plus libres, où fréquente une assistance choisie et qui en veut fonder un club de Limaille.  
La Marquise. — Sursautant. — Ici?  
Gouverneur. — Oui, madame la marquise. Le grand salon, avec ses vieilles boiseries serait, pour ces réunions, un cadre exquis. Le bonjour, où vous sommes, ne changerait pas de destination. On installerait le buffet dans la salle à manger et le vestiaire dans le vestibule.  
La Marquise ironique. — Et les chagrins à coucher?  
Gouverneur. — On les laisse à votre disposition.  
La Marquise. — Sur le même ton. — Pour que je les loue à qui désirera les utiliser.  
Gouverneur. — sans répondre. — Les organisateurs vous verseraient vingt mille francs à la conclusion de votre projet, madame la marquise. Les invitations, si elles de vous, seraient distribuées par leurs soins et vous toucheriez un pourcentage sur chacune d'elles.  
La Marquise. — Donc mes invités... paieraient?  
Gouverneur. — Bien entendu, madame la marquise.  
La Marquise. — Je comprends ce que vous me dites.  
Gouverneur. — Je me permettrai de vous faire remarquer, madame la marquise, que l'affaire est des plus avantageuses et exempte de risque; on nous donne la certitude de rentrées importantes tous les soirs. Voilà qui nous change des opérations téméraires sur les mines d'or: c'est la mine d'or à domicile.  
La Marquise. — Gouverneur, les fois m'en tombent! En quel siècle vivons-nous? Gouverneur, un officier ministériel, prêtant une oreille trop complaisante à je ne sais quels louches individus, ose-t-il, par le truchement d'un vieux serviteur, me solliciter de devenir ténancière d'un dancing clandestin?  
Gouverneur. — Il s'agit de restaurer votre fortune, madame la marquise.  
La Marquise. — Par quel moyen?  
Gouverneur. — Je savais bien que vous le repousseriez!  
La Marquise. — De toute mon indignation! Et, néanmoins, il a votre assentiment!  
Gouverneur. — Madame la marquise, c'est vous qui m'avez encouragé à parler.  
La Marquise. — Parce que vous en mouriez d'envie, monsieur Gouverneur, n'est-ce pas? Je lis dans votre jeu!  
Gouverneur. — Je ne poursuis d'autre but que votre intérêt, madame la marquise.  
La Marquise. — Ironique. — Evidemment.  
Gouverneur. — Et d'ailleurs, me permettez-vous de vous avouer que je ne partage pas votre émotion? Or, elle part d'un cœur sincère et ne se montre plus triomphante, les résultats plus désastreux, surtout plus déconcertants en présence des méfaits pédagogiques de tel chanteur à pu fournir une longue et brillante carrière, ou des défaillances du mécanisme vocal de telle cantatrice dont l'intelligence, le sentiment musical, la diction souple et juste, servissent nous ravissent. Que de catastrophes nous ont peut tenir pour responsables des compositions. Que ne peut-on prévenir toutes celles que l'on prévoit. On veut tenter, paraît-il, de remédier à la décadence du chant. Soit! Mais, en raison de l'autorité, tout au moins nominale, que s'attache à quelques doctrines également séduisantes, encore que contradictoires, je serais curieux de connaître le critère dont les meilleures et les plus augustes volontés s'inspirent.  
La question demeure primordiale — et je me réserve de l'approfondir — parce que la voix est l'instrument non seulement le plus beau, comme on dit, mais aussi, le plus naturel, celui dont la pratique exige peut-être le plus d'art, mais aussi le moins de loisirs, et dont la culture peut le plus aisément se répandre. Et puis la musique vocale est une des gloires de la musique française. Et ceci même n'a jamais été plus vrai qu'aujourd'hui.  
Le "Nid" français moderne.

deux mille chez Mme de Brives le lundi et les samedis de Mme de Castel-Crevette s'adjugent le record du Faubourg, avec dix-huit mille, dans le bar.  
La Marquise, étonnée. — La Duchesse de Castel-Crevette tient-elle de boissons?  
Gouverneur. — Sans vergogne. On exploite son salon comme on exploite ses terres: vous n'essiez pas rougi de vendre le bois de vos forêts, madame la marquise? Vous pouvez, sans démentir, louer le plancher de votre hôtel. Les nécessités actuelles ont aboli les principes mêmes.  
La Marquise. — Vous allez me traiter de radoteuse, Gouverneur, je risse!  
Gouverneur. — Oh! madame la marquise!  
La Marquise. — Rassurez-vous: je ne vous donnerai pas l'occasion de me manquer de respect. Je me rends. Je barle avec les loups! On dansera chez moi.  
Gouverneur. — Bravo!  
La Marquise. — Une question; les nègres qui font la musique, où est-ce que je les achèterai?  
Gouverneur. — On vous les fournira.  
La Marquise. — Est-ce que je pourrais les revendre avec bénéfice?  
Gouverneur, souriant. — Madame la Marquise, vous devenez trop comédienne!  
Gabriel TIMMORY.

## UN CANDIDAT A L'ACADÉMIE

On a annoncé, ces jours derniers, que M. Henri Brémont posait sa candidature au siège laissé vacant à l'Académie française par la mort de Mgr Duchesne.  
Complétons cette information succincte.  
M. l'abbé Henri Brémont, dont M. Larousse ne mentionne même le nom, est pourtant l'auteur d'une œuvre considérable, qui va de "l'Histoire du sentiment religieux en France", à "l'Apologie pour Fénelon", à de belles études sur Bossuet, sur Newman, sur Gerbet, et de livres enfin plus accessibles aux profanes, "L'Enfant et la vie", "Le Charme d'Athènes".  
Parmi les académiciens dont l'abbé Brémont sollicite les suffrages, deux seulement, sans doute, MM. Paul Bourget et Maurice Barrès, apprécieraient à leur haute valeur et en connaissance de cause, le talent et le caractère du candidat. Ce sont ses parrains.  
L'abbé Brémont, originaire des Pyrénées, et âgé d'une cinquantaine d'années, vit la plus grande partie de l'année à Pau. Il n'a qu'un pied-à-terre à Paris: il s'y trouvait récemment et a commencé ses visites académiques. M. François de Garel et M. Barthou lui ont déjà donné audience.  
Ce que vous entendez dire que c'est un Jésuite, n'en croyez rien: c'est avant tout un Bénédictin, et des plus distingués. Il connut Huysmans, et l'étude qu'il lui consacra dans le "Correspondant", au lendemain de sa mort, est aussi affectueuse que sagace. Il la terminait ainsi:  
"Je ne sais pas si, dans quelque cinquante ans, l'Académie française proposera aux jeunes écrivains l'éloge de Joris-Karl Huysmans, mais je suis bien assuré que la légende pittoresque et touchante de ce converti servira, longtemps encore, à l'édification d'un grand nombre. Pourquoi ne réunirait-on pas, en un petit volume de piété, les plus belles prières de Huysmans."  
Ce voeu est exaucé. Le volume a paru à Lyon, en 1910, sous ce titre: "Prière et pensées chrétiennes de J.-K. Huysmans".

## LES CONCERTS

LA MELODIE — LA MELODIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE  
"La voix humaine" nous connaissez le cliché — est le plus bel instrument". Et les braves gens ajoutent: "Il est inutile d'en avoir beaucoup; un filet suffit, pourvu qu'on sache son service".  
Evidemment, tout est là, et nous ignorons moins que jamais au lendemain des concours pénibles, si non cruels, du Conservatoire. Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes voix, au nom de l'empirisme ou de la science. Il n'est pas d'art ce semble, qui doit avoir des traditions plus fermement assises. Or, quelle part ont les chefs de préceptes ne se montre plus triomphante, les résultats plus désastreux, surtout plus déconcertants en présence des méfaits pédagogiques de tel chanteur à pu fournir une longue et brillante carrière, ou des défaillances du mécanisme vocal de telle cantatrice dont l'intelligence, le sentiment musical, la diction souple et juste, servissent nous ravissent. Que de catastrophes nous ont peut tenir pour responsables des compositions. Que ne peut-on prévenir toutes celles que l'on prévoit. On veut tenter, paraît-il, de remédier à la décadence du chant. Soit! Mais, en raison de l'autorité, tout au moins nominale, que s'attache à quelques doctrines également séduisantes, encore que contradictoires, je serais curieux de connaître le critère dont les meilleures et les plus augustes volontés s'inspirent.  
La question demeure primordiale — et je me réserve de l'approfondir — parce que la voix est l'instrument non seulement le plus beau, comme on dit, mais aussi, le plus naturel, celui dont la pratique exige peut-être le plus d'art, mais aussi le moins de loisirs, et dont la culture peut le plus aisément se répandre. Et puis la musique vocale est une des gloires de la musique française. Et ceci même n'a jamais été plus vrai qu'aujourd'hui.  
Le "Nid" français moderne.

saît, récemment, au Cercle musical universitaire de la Sorbonne, l'objet d'une conférence excellente en beaucoup de points. Je ne suis pas sûr, néanmoins, que le nom de Gounod, du Gounod de Seul ou de l'adorable Venise, qui fut le parrain spirituel de M. Fauré, ait obtenu la mention qu'il mérite. La mélodie a été, cette saison, particulièrement honorée. Il n'est pas moins nécessaire de rendre hommage à ceux qui ont été les interprètes que de parcourir en deux ou trois étapes, des programmes dont une brève analyse édifiera les dillettantes soucieux de rajouter leur répertoire.  
Ce qu'on ne chante pas, ce qu'on ignore généralement, et ce que le lied français cependant peut opposer à l'Amour de poète de Schumann, par exemple, ce sont les neuf mélodies de la Bonne chanson, miracle de musique où revit toute la pensée de M. Fauré, de l'aube jusqu'au soir, avec le rappel de Lydia ingénue, avec, sur un même mot, une inflexion fugitive des Roses d'Espagne, avec tout le mystère du Parfum impénétrable ou la sérénité de l'Horizon chimérique. Mlle Talazac, d'abord, puis Mme Montjoye ont osé en imposer "l'audition intégrale". Car il arrive qu'on la débite au détail. Et je crois bien que ce fut tout. Or, voici vingt-cinq ans qu'on ne fait, à la Bonne chanson, que des amonées. Mme Montjoye joignait la Belle, de Schumann et quelques mélodies italiennes. Un peu plus tard Mme Talazac qui ne se produisait point assez, faisait entendre les Chansons grecques de M. Ravel et l'admirable trinité de sa Shéhérazade (Asie, la Flûte enchantée, l'Indien) qui a enfin conquis la faveur du despote, du public souvenu tardigrade des concerts, et que nous retrouvons chemin faisant.

## Notre table

LE RIZ A LA REINE  
C'est un dessert où les abricots jouent un rôle prépondérant. La saison de ce fruit étant toute prolongée, vous seriez tentés, le riz, au lieu des abricots secs indiqués, n'en faites rien... et ne dites rien. Observez scrupuleusement les termes de la recette; vos abricots secs passeront pour des abricots frais cuillis et le dessert n'en sera que meilleur.  
Achetez des abricots secs et mettez-les tremper pendant 24 heures, de façon que l'eau les recouvre. Ensuite, dans cette même eau, ajoutez le même poids de sucre que de fruits et faites cuire le tout pendant 1 heure 1/2. Puis laissez refroidir.  
D'autre part, faites cuire du riz au lait à la façon ordinaire. Lorsqu'il est cuit, versez ce riz au lait dans un plat creux et laissez également refroidir.  
Disposez régulièrement les abricots sur le riz au lait, de manière à donner l'impression d'oeufs sur le plat.  
Gardez le jus, remettez-le sur le feu, faites-le légèrement réduire. Otez-le du feu, ajoutez-y une cuillerée à soupe de kirsch, laissez refroidir et arrosez-en les abricots.

## Conseils pratiques

Il est notoire qu'à la fin de l'année laborieuse, toute ardeur au travail diminue, même chez les plus actifs. On aspire aux vacances par un besoin de changement plus encore que de repos, puisque souvent ces vacances sont l'occasion de fatigues nouvelles.  
Il est discuté tous les ans à pareille époque, l'opportunité d'annuler la fin des classes, les études scolaires devenant nulles à la fin de juillet. Les jeunes gens sont encore plus sensibles que les adultes à cette lassitude cérébrale, à cet accablement physique ressenti par tout le monde.  
En fait, la nourriture carnée serait vraiment contre-indiquée, si les hygiénistes ne redoutaient pas de heurter les habitudes gastronomiques modernes. Cependant, nous savons que le chair des animaux souffre plus durant les chaleurs que pendant la demi-saison; elle est plus malsaine que jamais et laisse dans notre appareil digestif des toxines détestables.  
Les crudités, fruits ou légumes constituent l'alimentation normale de l'homme naturel. Mais, comme le "civilisé" depuis des siècles s'évertue à contrarier la nature, la plupart de nos estomacs ne sont plus capables de s'assimiler sans dommages les végétaux crus. La cuisine s'impose. Toutefois, n'oublions pas que l'eau de cette "cuisine" possède des qualités de saveur et de nutrition qu'on aurait tort de dédaigner. Ces eaux savoureuses constituent la base d'excellents potages.  
Cousine JEANNE.

## Les assassinats de Lénine

Lénine a-t-il été véritablement victime d'un attentat? Est-il atteint de mégalite cérébrale ou de troubles mentaux? Est-il toujours à la tête du gouvernement soviétique ou bien dans une maison de santé? Vit-il ou est-il mort?  
Voici, en tout cas, une petite statistique bien édifiante:  
Depuis le mois de novembre 1917 — chute ou fuite de Kerensky — Lénine a été assassiné 17 fois, empoisonné 9 fois, atteint d'élévation mentale 9 fois, renversé 22 fois et "décédé de mort naturelle" 5 fois.  
Mais il ne parait pas jusqu'à plus ample informé, qu'aucune de ces morts, de ces folies et de ces chutes ait été réelle!

## Les femmes célèbres LA REINE VICTORIA

Dans la biographie de la reine Victoria ("Queen Victoria", Chatto & Windus, éditeurs, Londres), M. Lytton Strachey nous montre la reine soumise, au cours de sa longue vie, à l'influence de trois hommes, absolument dissimulés et n'ayant au'un point en commun: une grande puissance intellectuelle.  
Ce fut à ces trois hommes, le cynique lord Melbourne, le tenace Albert Ier et le romantique Disraeli, de caractères, d'idées, de tendances si opposés, qu'échut la lourde responsabilité de modeler et de diriger la vie de Victoria. Car, sous son autoritarisme royal, la reine était femme, et elle se laissa docilement guider par ces trois personnages qui furent, chacun à son tour, le maître de l'heure. Mené les physionomies de l'Horizon chimérique. Mlle Talazac, d'abord, puis Mme Montjoye ont osé en imposer "l'audition intégrale". Car il arrive qu'on la débite au détail. Et je crois bien que ce fut tout. Or, voici vingt-cinq ans qu'on ne fait, à la Bonne chanson, que des amonées. Mme Montjoye joignait la Belle, de Schumann et quelques mélodies italiennes. Un peu plus tard Mme Talazac qui ne se produisait point assez, faisait entendre les Chansons grecques de M. Ravel et l'admirable trinité de sa Shéhérazade (Asie, la Flûte enchantée, l'Indien) qui a enfin conquis la faveur du despote, du public souvenu tardigrade des concerts, et que nous retrouvons chemin faisant.

Depuis lord Melbourne, c'était encore un peu de l'esprit, de la grâce et de la finesse du dix-huitième siècle qui attendait dans l'atmosphère bienfaisante et austère de Buckingham Palace, et cette intimité de deux années n'alla pas sans produire quelque effet sur Victoria. La petite écossaise à l'expression "ingénue et sereine" s'était transformée en une jeune personne à l'air "hardi et mécontent". M. Lytton Strachey nous explique la raison de ce changement: "Lord Melbourne, avec son sens de la mener dans les sentiers de la sagesse et de la modération, mais tout le mouvement inconscient de son caractère l'avait infléchi dans une direction très différente... L'humanité et la faillibilité sont infectieuses: était-ce possible que l'élevé si collet monté de la bonne Lelzen les eût attrapés?"  
Quelle commença à écouter des voix des sirènes? Que des impressions secrètes d'expression personnelle, d'indulgence personnelle, maîtrisèrent sa vie? Pour un instant l'enfant d'une ère nouvelle jeta un regard en arrière et pencha vers le dix-huitième siècle. Ce fut le moment le plus critique de sa carrière. Si ces influences avaient duré, le développement de son caractère, l'histoire de sa vie, eussent été complètement changés...  
Mais, brusquement, la venue d'Albert de Cobourg rétablit l'équilibre: amouruse de son cousin au point de s'abandonner dans son journal à de frénetiques épanchements sentimentaux, Victoria se ressaisit; et après son mariage, elle n'était plus l'élevé de lord Melbourne, mais la femme d'Albert. Elle était plus encore d'incarnation vivante d'une ère nouvelle dans les générations de l'humanité... Les derniers vestiges du dix-huitième siècle avaient disparu: le cynisme, l'esprit s'était effrités en poudre; le devoir, le travail, la moralité et les vertus domestiques triomphaient d'eux. L'ère victorienne battait son plein.  
M. Strachey nous montre l'ère victorienne comme un produit à la main, issu de la mentalité familiale et essentiellement organisée d'Albert Ier. Mais il ne faut pas voir en cela une critique; au contraire. Cette biographie de Victoria est, pour ainsi dire, l'apologie du prince Consort, qui, grâce à sa persévérance et à son tact remarquables, devint, pendant vingt ans, le véritable souverain de l'Angleterre bien qu'il se dissimulât tant bien que mal derrière l'ample crinoline de son épouse. M. Strachey ne croit pas qu'Albert éprouva "les ardeurs d'une passion réciproque" égales à celle que Victoria ressentait pour lui. Ce jeune homme, un peu mou, enclin à la rêverie, fut moins influencé par la reine que par la situation qu'il avait acquise par son mariage. Et, au milieu des splendeurs de Windsor, si différentes de celles auxquelles il était habitué dans son lointain Cobourg, il éprouva pour la première fois de l'ambition. Très religieux et stylé par le baron Stockmar, cette Eminence Grise que le roi Léopold avait eu soin de placer auprès de sa jeune nièce, Albert comprit qu'il n'avait pas été appelé à d'aussi hautes destinées pour ses satisfactions personnelles, mais pour "faire le bien". Des phrases élevées lui revenaient constamment à l'esprit; il lui faudrait être "moble, viril, princier, en toutes choses; vivre et se sacrifier pour le bien de son peuple". Mais malgré ses sages résolutions, il ne cache pas dans une lettre à sa grand-mère que, bien qu'il ait l'intention de se consacrer inlassablement au pays auquel il appartient dorénavant, il ne cessera jamais d'être "ein treuer Deutscher, Cobourger-Gothaner zu sein" ("Queen Victoria", p. 165).

Albert mourut prématurément à quarante-deux ans, après plus de vingt ans d'un travail ininterrompu, durant lequel sa force de caractère ne se relâcha jamais. Il réussit, peu à peu, à vaincre la méfiance du peuple anglais, qu'il avait indignement à son arrivée sans son air froid et guindé qui le faisait ressembler dans l'imagination populaire à un "énor étranger". Il réussit à vaincre également la résistance d'une femme qui s'était tout d'abord promis de ne pas le laisser s'immiscer dans les affaires de l'Etat. Pourtant, en 1845-46, on le voit devenir "le véritable contrôleur des forces et des fonctions de la couronne"; à la chute du ministère Peel, on ne dit rien qu'Albert, était vraiment "le roi d'Angleterre".  
Cependant, cette situation acquise au prix d'un effort incessant était continuellement menacée, et en particulier par lord Palmerston, qui, devenu premier ministre, traita le prince en quantité négligeable. M. Strachey décrit, avec une pénétration extrême, la lutte qui s'engagea entre ces êtres de caractères si contradictoires et si tenaces, lutte qui finit par la victoire d'Albert, qui, eût-il vécu quelques années de plus, eût probablement réussi à faire de l'Angleterre "un Etat aussi exactement organisé, aussi efficacement équipé, aussi auto-organiquement contrôlé que la Prusse", pour laquelle il professait du reste la plus vive admiration. Car, il ne faut pas oublier que le prince avait conçu, bien avant Bismarck, le projet d'une "fédération des Etats allemands sous le contrôle de la Prusse".  
A mesure que grandissait le prestige du prince, Victoria s'effaçait de plus en plus, se laissant guider par un esprit aussi supérieur au sien. Mais, à la mort de son mari, elle résolut de continuer dans la voie que ce dernier lui avait tracée et d'obtenir en tout à ses desirs. Elle dut porter seule le fardeau du travail dont son mari l'avait soulagée jusque-là, et le poids des initiatives et des responsabilités qui pesaient souvent bien lourdement. Son dévouement à la mémoire d'Albert la soutint, tout en l'induisant parfois à prendre des décisions politiques qui lui valurent la plus grande impopularité. C'est ce qui arriva dans l'affaire du Schleswig-Holstein d'une complexité indescriptible. M. Strachey rappelle à ce propos le mot de lord Palmerston: "Elle était un défenseur ardent du point de vue prussien; c'était dit-elle, un legs du prince. Elle ne réalisait pas que la Prusse du temps du prince était morte et qu'une Prusse nouvelle, la Prusse de Bismarck, était née." ("Queen Victoria", p. 226). Pendant près de deux ans de lutte, la reine s'opposa à ses ministres qu'elle exhortait à ne pas aider le Danemark. Et, en fin de compte, ses conseils, qui s'accor-

Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES, — AU — "NATIONALISTE" 13 AOUT 1922 Bon pour un mois Un coupon valable et 2 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi. Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non rayé. Ne pas envoyer de copie. Adresse: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

## LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

PATRIOTE. Etude parue dans le journal du 30 juillet.  
MADELEINE. Il y a assez d'écriture: il ne vous faut qu'un peu de patience pour attendre votre tour.  
PARADIS. Les études particulières ont un prix spécial. Je ferai votre graphologie dans le journal sous le pseudonyme ci-dessus, quand ce sera votre tour: bientôt!  
MARIE STELLA. Elle me semble toute jeune, un peu naïve et crédule. D'une sensibilité très délicate. Indications de nervosité. L'humeur est capricieuse. La volonté est toute en résistance: elle est entêtée, obstinée, endure et courageuse. Elle manque un peu d'initiative. Bonne, sincère, droite et consciencieuse. Un peu d'orgueil, pas de vanité. Grande simplicité d'allures, de manières, de langage qui plaît et attire la sympathie. Un peu timide, un peu de fierté, l'empêche de "faire des frais" pour les autres et elle est plus aimable qu'elle ne le paraît à première vue. Elle subit facilement l'influence de ceux qu'elle aime. Capable de dévouement et de persévérance dans le devoir. L'activité se ressent de l'humeur et est variable suivant les jours.  
ADALBERT. L'imagination est gracieuse et tenue en laisse par la

reflexion et le raisonnement. C'est un esprit clair, pratique et sensé, et le jugement est en excellente voie de formation. La bonté et la franchise frappent dans cette écriture; il est affectueux, pas égoïste et généreux. Tout cela donne du dévouement. La volonté est impulsive, active et ardente. Vivacité et promptitudes passagères. Ferme, courageuse, capable de bonne volonté et d'ambition. Simple, ouvert, sans prétention, assez content de lui pour se tenir de belle humeur, il est bienveillant et facilement content des autres.  
C'est un être aimable, sympathique qui doit avoir beaucoup d'amis.  
DIDI. Cette personne croit peut-être que je n'ai pas besoin d'écriture pour lire le caractère. Que nuis-faire avec ces six lignes? Très peu comme Didi va voir.  
Impressionnable et nerveuse, elle est d'activité et d'humeur capricieuses. Orgueilleuse et très timide, elle est susceptible, et alors rapide et désagréable. Générosité remarquable. Délicatesse et tendresse très contenue. Tendance à dépendre avec extravagance. Cœur bon et très délicatement sensible. J'en ai écrit plus long que vous, Didi!  
Jean DESHAYES.

## Conte du dimanche AVEC LES LOUPS

L'hôtel de Limaille, rue de Valenciennes. Le boudoir du rez-de-chaussée: une vaste pièce de six mètres de haut, avec des boiseries sculptées qu'encadrent des filets d'un or étincelant; des sièges en tapisserie fatiguée. Dans l'un d'eux, tricotait la marquise douairière, soixante-dix ans — quand entre Gouverneur, — cinquante-cinq ans — son intendant.  
La marquise — Et alors, Gouverneur, vous avez vu le notaire?  
Gouverneur — Je le quitte à la minute, madame la marquise.  
La marquise — Il vous a renseigné sur notre situation?  
Gouverneur — De la manière la plus complète.  
La marquise — Elle s'améliore?  
Gouverneur — Non, madame la marquise, au contraire. Elle est même critique.  
La marquise — Est-ce possible?  
Gouverneur — D'ici quelques mois, Me Chapeau craint de ne plus pouvoir fournir à madame la marquise les fonds nécessaires à l'entretien de sa maison.  
La marquise — Comment, diable, on sommes-nous arrivés là?  
Gouverneur — Pour des raisons que j'ai déjà eu l'honneur de vous développer, madame la marquise: vous avez multiplié, malgré l'avis de Me Chapeau, les placements en valeurs étrangères.  
La marquise — Elles étaient en faveur dans notre monde: je n'ai pas voulu me singulariser.  
Gouverneur — Aussi n'êtes-vous point la seule, madame la marquise, dont les revenus soient, de ce fait, considérablement diminués. Ceux que vous tirez, d'autre part, de votre domaine de Limaille, qui se trouve en pays envahi, n'existent plus et la réparation des dommages de guerre ne vient pas vite.  
La marquise — Hélas!  
Gouverneur — Or, au moment où vous ne disposez plus que de ressources réduites, le prix de la vie augmente dans les proportions que vous savez: nos embarras ne s'expliquent que trop naturellement. Je me demande même si en toute loyauté, je devrai vous continuer mes services.  
La marquise — Comment, Gouverneur, vous songez à me quitter?  
Gouverneur — Il n'est pas besoin d'un intendant pour gérer une fortune qui va ne plus exister!  
La marquise — Travaillez à la reconstitution, Gouverneur, puisqu'il m'en reste encore une partie.  
Gouverneur — Ce sera bien difficile. La marquise — En tout cas, ne m'abandonnez pas: que devrais-je sans vous? — D'abord, vous

avez vieilli dans la famille...  
Gouverneur, s'inclinant — Madame la marquise, s'inclinant — Madame la marquise — Et puis, je ne me débrouillerais jamais seule au milieu des chiffres; ils m'épouvaient! Votre expérience peut nous sauver. Aidez-moi à trouver de l'argent.  
Gouverneur — Certes, ce ne sont point les propositions d'affaires qui me manquent.  
La marquise — Eh bien, cherchez-m'en une qui rapporte! En somme, quand on n'est pas du bon vieux temps, il faut être de son époque. J'ai le culte des traditions; mais il serait absurde que les préjugés nous menassent à la ruine. Je suis prête à fabriquer des munitions!  
Gouverneur — Trop tard, madame la marquise... ou trop tôt!  
La marquise — Lancez-moi, alors, dans les légumes secs ou dans les pâtes alimentaires! Vous voyez que les scrupules ne m'étonnent pas!  
Gouverneur — Mieux vaut vous abstenir, madame la marquise. Pour quel motif?  
Les petits pois refuseraient-ils de cuire si leur boîte portait les armes de Limaille? Les haricots dédaigneraient-ils mes bons offices?  
Gouverneur — Ces entreprises ne vont point sans des aléas que nous ne sommes plus en mesure de couvrir.  
La marquise — Jouons à la Bourse!  
Gouverneur — Oh! madame la marquise, que me dites-vous là? Vous tenez donc à précipiter votre perte?  
La marquise — Mais aussi, Gouverneur, avez une idée, sapristoche! Vous semblez démonté. Il faut absolument que nous sortions de ce gâchis!  
Gouverneur, après avoir hésité. — Il y a bien une idée.  
La marquise. — Vous vous décidez tout de même! Je vous écoute.  
Gouverneur. — Vous n'en voudrez pas, madame la marquise.  
La Marquise. — Dites toujours.  
Gouverneur. — Elle ne vient pas de moi.  
La Marquise. — Et de qui la tenez-vous?  
Gouverneur. — De Me Chapeau.  
La Marquise. — Ah bah! Cependant, il n'a pas inventé la poudre... même de riz!  
Gouverneur. — A parler franc, cette idée n'est pas de lui non plus!  
La Marquise. — Aussi ça m'étonne.  
Gouverneur. — Elle lui vient d'un intermédiaire qui l'a prié de me la communiquer pour que je vous la soumise.  
La Marquise. — Pichette! Que c'est compliqué!  
Gouverneur. — Non, c'est très simple!  
La Marquise. — Ça n'en a pas l'air. Alors, expliquez-moi vite!

# IRELAND UNDER MILITARY TRIUMVIRATE

Maxwell, an English General directs operations against Troops of the Republic, by Hanna Sheehy Skeffington.

Today a military dictatorship, the so-called Council of Three, Michael Collins, now a general at the head of the triumvirate, has been appointed to supersede Parliament. The Dail (no longer called Dail, but merely the Irish Parliament) has been for a third time postponed and made virtually a dead letter until the war is over. The reasons alleged by the Provisional Government for refusing to allow the Dail to meet are entirely specious and unconvincing. They indicate the contempt for Parliament universally shown by military autocrats, for defective though the Parliamentary machine has generally become, it still does leave certain loopholes for democracy. Tame though the present majority of the Dail be, none the less Arthur Griffith fears its criticism and prefers therefore to gag it in advance. So our "agreed" election has landed us into a military chardom, with the connivance of Great Britain, and the people who voted for "peace and the treaty" have presented to them civil war and the slave constitution.

## THE WORK DONE BY A GOVERNMENT RULED FROM LONDON

It is obviously easy for the government to issue its ukases to a censored press to create a new crop of generals (the old title commandant has been superseded by the British military designations) and military governors of various jails and to dig itself in meanwhile in its government offices, safe from the people fill such time as it has, mayhap, like other Imperialists, "made a solitude and called it a peace." Many of our new governors and generals have seen no military service before. Macready actually directs the military operations and Collins and Mulcahy rank as his subordinates, just as the civil head, Arthur Griffith, President of An Dail, is really subordinate to Churchill and the British Cabinet.

## A DUPLICATION OF DUBLIN CASTLE

As for the rest of the government, like its Dublin Castle predecessor, it governs from behind. Its officials' offices have been provided with sleeping accommodations and are in a state of siege, and its members only issue forth like Lord French during the Terror in armored cars lent by the British. One member (a Cabinet Minister) is reported to go about in the disguise of a clergyman. It is plain, therefore, that one of the reasons why the Dail is not summoned is that the prominent members of the government are afraid to appear in public.

## THE FORCES MOBILIZED AGAINST THE IRISH REPUBLIC

Truth has been wisely called the first casualty of war. No truth is allowed to appear in our heavily censored press. So already the Dail, the Free Press and free assembly are gone, the sanctity of private houses guaranteed in the bogus constitution, is no more and all the safeguards of democracy have already passed away. We are in the grip of a double tyranny such as we never suffered before. The tyrant is the tyranny of Irish men reinforcing the foreign invader, knowing the country, knowing our Irish psychology, knowing every move in the game we have played for centuries of foiling the alien, acting, in short, as military "spotter" for the British. Every force that can be rallied, bribed, bought or intimidated against the Republic is mobilized. The churches (Catholic and Protestant), property and the vested interests, the might of the British Empire all are mobilized before, however, yet we have emerged.

## PRESS CENSORSHIP OF MOST DRASTIC CHARACTER

In addition to the severe press censorship (papers are not only obliged to submit all their material, even including advertisements of generals, but they are compelled to insert set matter officially composed) the Republican forces have been all suppressed by the good old British expedient of smashing the machines, and the type and so putting the printer out of business. Four of these seizures have been made in the last week, yet the Poblacht in diminished form still appears, and is further supplemented by fly leaves posted on walls and boardings and by typed documents circulated as was formerly the Irish Bulletin.

## PROVISIONAL GOVERNMENT'S POISONED SHEETS

The Free State, following the motions of Harter Greenwood's infamous Weekly Summary, issues its poisoned sheets (I append a few samples) together with a War Gazette ironically misnamed "Truth". General Pierce Beaslai is, I understand, in charge of these military operations, while Desmond Fitzgerald (I cannot recall at the moment whether he is a general or a brigadier) is in charge of the public department. The headquarters of the British Criminal Investigation Department, the old "G" Division of the British Secret Service, where all our dossiers are carefully written up, Desmond is feeling particularly virulent against Republican women at the moment (his wife is one) and assured a prominent woman whose son is now a prisoner that if she had his way he would put every woman in a concentration camp, our sex being apparently all suspect!

## RAIDING REPUBLICAN HOMES THE ORDER OF THE DAY

During the last week the military have been busy searching men and women in the streets wholesale, raiding the houses of the leaders, Mr. McIlwaine, Roderick O'Connor,

etc., searching and raiding hospitals and Red Cross stations (such as Mrs. McBride's and St. Ultan's Children's Hospital). The Free State troops seized the Convent of Mercy, Stanhope street, and fixed up a machine gun in the cloister, firing from behind the nuns and orphan girls. Wholesale round-ups are also taking place, and the jails are being rapidly overcrowded. Mountjoy Jail, Portobello and Wellington Barracks, Kilmainham, are now full and others are being got ready. There is quite a crop of military governors, all Gaelic speakers, presumably so selected so that there shall be no treasonable Gaelic spoken by prisoners unobserved.

## LARGE AREAS HELD BY REPUBLICANS

Owing to the fighting having been extended all over the country and guerrilla tactics being adopted successfully various military areas in the South, Midlands, West and North (Donegal) have been set up, though we are informed daily that the fighting is at an end, the situation "normal" and the country "well in hand". As a matter of fact, large areas in the County of Wick, including the City of Cork is held by Republicans. There has been considerable fighting in Sligo, Kilkenny, Waterford and Wexford of which the doctored war news furnishes little or nothing. Moreover, when Republicans evacuate buildings they usually retreat to resume elsewhere, so that the Free State "victory" is not the last word.

## ACTUAL KNOWLEDGE ABOUT MILITARY OPERATIONS SHUT OFF

At the time of writing however, there is little available news here of the extent of the operations throughout the country, for Dublin is largely cut off, and the situation changes locally so rapidly that news is inevitably stale before it reaches Dublin, not to speak of the United States. It is clear, however, that the fight is not over, and that the Free State, on the contrary, has the major operations still ahead of it. If military operations were all over and the Republicans all rounded up the real solution would be as far away as ever. The Germans have a shrewd proverb which advises not to throw out the child with the bath. The Free Staters in attempting to throw out the Republic are imperiling their Free State infant at the same time.

## MANY FREE STATE SOLDIERS REFUSE TO FIGHT THE REPUBLIC

Many Free State soldiers have refused to act against the Republic. Several of these officers and men are in chains in Portobello, in chains under the Republican flag, which the Free Staters still persist in using. Others in Beggar's Bush (some hundreds), the Carragh and elsewhere are also prisoners, refusing, like the Connaught Rangers, to serve the enemy of their country. In the South I learn Liam Lynch, the Republican commandant in Mallow, has succeeded in pledging captured Free State troops to undertake not to take any further part in the war upon their brothers. There have been many accessions to Southern Republican forces of former Free State soldiers who now realize that they were being duped. Many Irish have come from Manchester, Glasgow and other centers to help the Republicans.

## THE SORT OF RECRUITS JOINING THE FREE STATE ARMY

To counterbalance these losses the Free State Government is issuing appeals to men to join up and offering high pay to men out of work if they link up. Many are doing so, "hunger" conscripted, as they are. In addition there are large numbers of British soldiers serving the Free State. Some wear khaki openly, some are disguised under the green uniform, but their accents invariably betray them. They career in full war array in lorries through the streets, sometimes mixed with Free Staters, sometimes co-operating in separate lorries. One former Black and Tan officer was heard in a saloon to express his joy that the Black and Tans were now being helped in their former enemies' camp. "We fought always against heavy odds, not knowing the blooming country. Now that these Irish are helping us we can win hands down!"

## BELFAST REJOICES OVER COLLINS' WAR UPON THE REPUBLIC

Owing to the joy prevailing in Orange Belfast at the civil war here there has been a lull in Northern atrocities, which last week even over the ominous "twelfth". As Sir James Craig happily expressed himself in a moment of candor the other day: "Had things happened before such as are now happening in Dublin there might have been earlier prospects of peace between Orange, North and Free State South!"

## CRAIG AND COLLINS SHAKE HANDS OVER CATHAL BRUGHA'S DEAD BODY

Cathal Brugha in the last speech I heard him deliver in the Dail pleaded in vain with Collins to join up in a common offensive upon the Orangemen. Collins and Craig have shaken hands over his corpse. His death in action, refusing to surrender as the fortress he held burned around him was a tragic yet fitting ending to a brave and selfless life. His is the latest name to be added to our long martyr roll, and Ireland may well say, too: "If blood be the price of liberty, Lord God, we have paid in full!" as Kipling said of empire.

## THE CATHAL BRUGHA FUNERAL

As he lay in the little mortuary chapel of the hospital (the use of

the cathedral granted to Terence MacSwiney having been refused) his face had the peace of accomplishment. His body was guarded by the Cumann Na mBan, and it was the Cumann Na mBan that had the care of the funeral and formed the guard of honor. The funeral was largely of women, the men being on active service, and Mrs. Brugha expressed the wish (censored by government) that only Republicans would take part, a protest against the "immediate and terrible civil war" initiated by the government, and to which her husband fell a victim. All funeral arrangements as well as details of the service were rigorously censored by the government though the inscription on a wreath sent from "Comrades in Arms at Portobello" apparently escaped. As the funeral passed Mountjoy Jail the prisoners saluted from their cell windows, and waved a tricolor draped in crepe. At another point the procession of the funeral and formed the "Cathal Brugha, Killed in Action, the Command of the British in Defense of the Irish Republic." The banner was later torn down by Free State troops, many of whom were present in military array along the line, ready to arrest any military Republican leader who happened to be present. A military replant circled over the open ground which the Rosary in Irish was being recited.

As we left the graveyard an imposing military funeral with government honors filed passed. Three Free State officers were being buried nearby also under the tricolor, but their plot (newly acquired by a farseeing government) is called the "National Plot," as distinguished from the Republican Plot, where lie the O'Rahillys, Thomas Ashe and many Republican heroes.

## LIKewise by command the I. R. Army and the Dail Irish Parliament. Yet the hideous hypocrisy of the Republican flag still remains because the Free Staters still lack the nerve to hoist the Union Jack, their real banner now.

## SUBSTITUTING BRITISH COURTS FOR REPUBLICAN COURTS AND SERVILLE TOOLS OF ENGLISH FOR REPUBLICAN JUDGES

Today by a decree of the military junta parading as the Cabinet of a Dail that dares not meet, the Supreme Courts of the Republic are demolished and the British courts, now "Irish", we are told, re-established, the Republican judges being superseded by the British servants of British law, the former "enemy" judges. The British law code supersedes the Breton, and now British law is again the law of the land. This move was of course inevitable, and for many months, since the treaty was ratified, British courts have been allowed to function by our "Secretary of Home Affairs", Mr. Duggan, one of the treaty signatories.

## VILE TREATMENT OF REPUBLICAN PRISONERS

The treatment of Republican prisoners in Mountjoy Prison is a great scandal as ever it was under the British, in some respects even worse, for we now have all the new-born zest for "law and order" that ever marks the attitude of the "poacher turned gamekeeper." Prisoners are denied (in Gaelic as well as English, for the military governor is strong on Gaelic) the right of prisoner of war treatment, are refused visits, letters from friends, clothes, and parcels of food to supplement the meagre prison fare. They are sleeping in twos and threes in small cells constructed for one (I lived in one and I know), and have broken the windows for ventilation, for which they are duly threatened with punishment. One prisoner ("Tully") has been shot while "attempting to escape" and several wounded. A boy of 15 was shot dead by troops outside the jail for waving to a boy comrade inside. His body, riddled with bullets, lay beside Cathal Brugha's in the dead house. The government as usual hushed up inquiry, but we hold the sworn statements of several witnesses to prove the boy to have been murdered in cold blood and left by his murderers to bleed in agony till assistance came.

## BLACK AND TAN WARDERS IN MOUNTJOY PRISON

The civil warders in Mountjoy have struck and are replaced by military, some said to be ex-Black and Tans. An attempt to rescue the prisoners was given away by spies last night, and several arrests of the would-be rescuers, including Sean MacEntee, were made.

Mr. Barton, I.D., and Mr. McDonagh, T.D., escaped recently from Portobello. Miss Kathleen Barry and Mrs. Terence MacSwiney, taken prisoner with the men, were hastily released, the government apparently feeling that the continued holding of the prisoners would damage the Free State and be difficult to explain abroad.

## SUMMARY OF THE WEEK'S STORY

Such is the story of the week — casualties so far: The Dail, the Republican courts, Free press and free speech and free assembly, Mr. Churchill has every reason to congratulate himself on his inspired achievements. But the end is not yet.

## Brief Republican notes

Twelve Months  
A year ago yesterday the truce with England was declared. Twelve months have passed, 12 disastrous months, during which the victorious Republic was deserted and betrayed by weak men. Today Cathal Brugha, then Minister of Defense, is dead, killed by the troops of Richard Mulcahy, his successor. Yet in these 12 months the Irish people have learned much; above all they have learned that surrender can never bring them peace, that compromise always leads to war. The treaty was accepted in fear — fear of the renewal of a war which the British had lost, and by

their own subsequent admission could never have renewed. In fear a fundamental principle was yielded; those who unwillingly yielded it became slaves to their own infamy, and in six months fell so low as to accept from an English minister, peremptory directions to begin war infinitely more horrible and destructive than any which they sought to avert in signing the treaty. Nor has the price paid purchased anything. The connection with England remains, the war of independence is still unfinished. Those who signed and supported the treaty have been successful only in visiting upon the Irish nation a far greater calamity than any that haunted their imaginations in December last.

But the 12 months since the truce have not been in vain. The moral weakness with which cowardly leaders infected their people has at last been purged by the blood of Cathal Brugha and his fellow dead. We stand again a resurgent people, full of the vigor and inspiration of the months of our victory, strengthened by the unchanging ideal of all the generations of the Gael — an Ireland free, not British, wholly, not partly free, staking everything on the unalterable truth that God has destined this people to be a free nation.

## Uncensored War Notes

The censor has suppressed the fact that 18-pounder British guns were employed against Enniscorthy and Ferns, as against Drogheda. Naturally and rightly, these places were evacuated. The courage, audacity and resource of the "National troops" was strikingly shown at Drogheda. Big British guns bombarding Millmount for a whole day razed it to the ground, a heap of smoking ruins. Ecstasically contrasting this feat of arms with the humdrum assault of Oliver Cromwell, the Independent records the climax of audacity and resource. "The troops entered the breach on the western side to find that the entire garrison had evacuated."

The "brilliant enveloping movement" upon Blessington was, of course, a complete failure. By some miracle the Irish Times, in an overlooked corner of a special article, was allowed to record the truth that only 15 men — not 100 men — left to deceive the enemy by their fire. They were taken prisoners. The main body of Republicans marched off intact with their arms, through the investing cordon.

## Mrs MacSwiney's Arrest

The Daily Press has refused to publish the following letter from Mrs. Terence MacSwiney: "I wish to be notified the statement who arrested myself and Kevin Barry's sister told us that we were free to go home. "The truth is that we were arrested in the street with the men who were obliged to evacuate the Granville Hotel when the entire block of buildings set on fire by the Free State was in flames. We were marched through the streets with the men to Amiens street, the entire population of the district cheering us and the Republic on the way."

"When we had been well over two hours at Amiens Street Station we were released, but up to that time we were kept in as close a custody as any of the men, and were even refused permission to go from one part of the station to another. Otherwise we were treated with courtesy. "Mise."

## "MURGHUEAL BEAN MACSUIBHNE "July 7, 1922."

## Black and Tan Methods

Laurence Ginnell, T.D., writes: "Military raids in Bray and vicinity were carried out on the night of July 7. Their character appears in the following telegram sent from Bray on Saturday, July 8. "To Michael Collins, Dublin: "Am convalescing in home of two trained nurses, Kildride Villa, Bray. Free State soldiers robbed house last night, including £60 of my money, six bank of England £10 notes. Leader gave receipt signed Finnean, and said he had Captain Moran's orders to shoot me at sight. I claim from you my money and effective protection. "LAURENCE GINNELL."

Copies of this telegram were sent to the press and refused publication.

Free State soldiers raided the house of Volunteer Norman, Sandwich street. Failing to find their man, they shot three horses. On the night of July 7, Free State soldiers raided a house in Stella Gardens, Irishtown. They took two pictures from the wall, one of De Valera, the other of Con Colbert, and broke them on the floor.

## The Black and Tans all over!

## A Fatal Decision

We warn the "Provisional Government" that the attempt to treat prisoners of war as criminals under the name of "military captives" will embitter this contest disastrously. The public have read the reply of the prisoners in Mountjoy to Prison Order No. 1. — the dismal precedent in this new Castle regime run by Irishmen — and can judge. They can also judge of the statement upon it in the Free State G.H.Q., with its base sneers and innuendoes and the one outstanding charge that our men "shot National mercenaries" would be true. But let it be understood that if in this war a soldier defending the Republic who shoots a soldier attacking it is to be regarded as a criminal, then Mr. Mulcahy and his government will have more to answer for than they realize.

# SLAYING OF CATHAL BRUGHA, OUTRAGEOUS CRIME

by Aodh de Blacam.

Eire, July, 12.—In my last letter I omitted reference to Cathal Brugha's death because I felt too sad to write of it there and then. His death is the greatest injury the Republic has sustained, and his slaying is the most damning crime of the Free State. When the news came we were stunned. It seemed incredible that that patriot soul had fallen. Only in his loss did we realize how near he was to us. "I heard of Cathal Brugha's death last night," a friend writes. "Somehow I have always regarded him as the backbone of the Republic without knowing much about him." That is almost everyone's way of feeling. There was no stancher champion in all Ireland and yet no humble man was more retiring in manner. Few people could tell you anecdotes of Brugha or quote any remarkable speeches. But all felt that he was a tower of strength.

## The Exalted Traits of a Great Irish Hero

Cathal Brugha had no desire for fame or notice. He worked for Ireland down the years restlessly out of sheer love and never looked for recognition. The zeal of the cause devoured him. He fought as he worked—with utter self-forgetting. In Easter Week, 1916, he fought as a whole company might fight, and never surrendered. During the Terror, as Minister of Defense, he planned and fought with the same cool restlessness. One day during the campaign with the Black and Tans Michael Collins into Brugha's room, and with news of some sudden emergency called for this or that action to counter the enemy move. Brugha did not even turn round as he coldly remarked: "I do not propose to take any advice in the matter." That was the war in little—Brugha's calm confidence, his unflinching determination, was the backbone of the Irish resistance.

## Died for the Republic as He Had Lived for it

While I was writing yesterday a priest called and we could not help talking of Brugha. "I only met him once," my visitor said, "and that was at his house at Malahide. He had slipped home for a secret visit. Next day the Black and Tans were round the place trying to pick up his trail with bloodhounds."

Well, he evaded the enemy then with his cool resolve; but now at last the English gun has spoken him. "No surrender" was his last cry before the English bullet felled him. It is the end he would have wished—if it had not been an Irish hand that fired the English bullet. He died for the Republic and he had lived for it—a martyr if ever the nation bore one.

## A Lovely and Sainly Soul

One felt in his living presence an impression of wonderful innocence — or sanctity. He was aged 47 when the empire killed him, but so sweet was his character (he had the tenderness of the features of a youth. He would look at you with calm, straight eyes, speaking always the Irish tongue with careful learner's precision, gentle in his manner and unassuming, so that however humble you were you felt quite at your ease, and poured out whatever you had to say with the pleasant knowledge that he was giving you all his attention. He was the most perfect blend of intellect and heart you could meet and a saintly soul. But that the times called on every Irishman to give what he could to the nation Brugha would have been content to work at the preservation of the Irish-speaking districts, which was the thing nearest to his heart. Two months ago we were expecting him to visit the Irish-speaking parish in which I live, together with Michael Collins, and we had arranged to use the party in the homes of the Donegal Gaelic speakers, knowing how Brugha would love this escape from hotels to the real Irish Ireland.

## His Life Given to Redeem a Treasonous and Cowardly Act

His life was given to redeem a nation's cowardly act. It was the surrender to Lloyd George, the running away from what had been so heroically gained, that made his good man's death necessary. But for that accused treaty would be a living still or, if fighting, fighting the English enemy undisguised. No Irishman would have our patriot's blood on his head. How soon will the people learn to hate a "settlement" that involved the putting to death of a Brugha? The people cannot be acquitted of some blame, for their votes gave the Provisional Government a peg of delusion upon which to hang a delusion against Irish patriots. True, the voters did not vote consciously for civil war; but they should have thought out the logical consequences of voting for the treaty. The man whose backbone had weakened and who went to the poll saying: "I want Irish independence" but I haven't the grit to vote for it; will vote for sure "peace"—he is the citizen whose supposed will the Free State Government claims to be fulfilling with its English guns.

## Significant Indirect Confession of a Free State Organ

Citizens will have to realize that the man who uses a vote without thinking seriously of his responsibility is as criminal as if he took a gun and fired into a crowded street. At the same time it must be noted that the Free Staters were perfectly conscious that they had not the real wishes of the people behind them when they attacked the Irish Volunteers. This is shown very innocently by a leading article in the Free State, the party organ edited by Brinsley MacNamara. It declares that "it was the duty" of the Provisional Government "to act promptly for the complete preservation of authority rather than hold its hand until Parlia-

## The Dail Would Never Have Sanctioned the Attack Upon the Four Courts

Remember that the attack was launched on the last Wednesday in June, and that the Dail was to have met two days later. The Free State by that sentence admits that if the attack had not been made while the Dail was not sitting it would never have been made at all. It admits that Parliament would have been obliged to take some more moderate line of action. In short, the organ of Collins and Griffith and Mulcahy's party admits that Collins and Griffith and Mulcahy, despite the pro-treaty election vote, could never have got Parliament's sanction to their bloody conduct. They acted without civil authority, and according to the Irish bishops, they are consequently murderers. Their paper admits they had not and could not get any shadow of civil authority.

## Free State Leaders, Afraid of Opposing England's Will, Plunge Their Country Into War

And so these criminal men, rather than bend their proud, cruel bullying wills to the nation's interests, and afraid to oppose the will of the English, started a civil war more piteous than anything ever seen in Ireland before. Eoin MacNeill has a son in the executive forces and one in the "Free State forces"—that is an example of how even families are divided. A few days ago a Free State captain was buried at Glasnevin, and his own brother was let out of Mountjoy Prison to attend the funeral. All this to enthroned England. "Renegades Even in English Eyes" — The momentous happenings of the past fortnight, says a leading English paper, "have committed the British Government to a policy which must have far-reaching effects on the future administration of Southern Ireland. There can be no turning back now from the determination... to make Ireland not only in a formal but in a real sense a part of the British Empire owing allegiance to the throne."

Hugh Marlin, an English journalist who has been in close touch with the Free Staters all along, and who has written from the inside of Irish affairs since 1917, publishes an article that shows what renegades the Free Staters are even in English eyes. He says that "they are a part of the thing they are crushing. They were comrades with it two years ago." Aye, and one year ago. A year ago today we had a united country rejoicing in the defeat of the Black and Tans.

## Ireland's claim to nationhood

Dear sir:—Seeing the enemies of Ireland incessantly persist in denouncing Ireland's claim to nationhood I, lately, took up the study of this phase of the question and I am now forwarding enclosed a valuable paper at your earliest convenience. Thanking you in anticipation also for past kindness — most graciously. Margaret J. Howard Ottawa. \* \* \*

## SUMMARY ON IRELAND

In the 36th generation of Adam, Milesius of Spain, whose direct line of forefathers reaches Adam, visited Egypt where he took for second wife, Scota, a daughter of the reigning Pharaoh (about B.C. 1750) a few years before Joseph was carried into Egypt. Milesius was known in Spain as Galamh. His seventh son, Hereman, was the leader of a colony that sailed from Spain and arrived in Ireland B.C. 1699, and died there B.C. 1683. Irial Faith, son of Hereman, was the tenth monarch of Ireland. He died B.C. 1670; and in direct lineal descent Cathal Mor, King of Leinster, was the 109th monarch of Ireland.

At the time of St-Patrick the four greatest nations of Europe were Ireland, Spain, Germany and Italy. St-Patrick labored for sixty-one years in Ireland during which time he had consecrated 100 bishops, ordained 3,000 priest and founded 700 religious houses. To Ireland's schools thousands of students flocked for education. Her missionaries and scholars went broad-cast as teachers to other nations. In Ireland at his age of 60 years, he breathed his last in the monastery of Saul, erected on the site of the barn, where he had said his first mass. For 300 years following the death of St-Patrick Ireland's prosperity continued marvelously. I will here recall the words of the great writer Thomas d'Arcy McGee (poet, historian and orator) on the subject of the Irish mission: "While the Gothic temples were tramping down Christian civilization, the Irish missionaries were everywhere planting in the loosened soil, the Christian tree of life."

In 790 the Danes a set of cruel adventurers invaded Ireland and kept up an almost continuous war for over 200 years when at the battle of Glontarf under king Brian Boru 1014 Ireland drove the Danes from her shores, following which for 150 years the Irish strenuously worked to rebuild her institutions. Unfortunately, Henry II of England came over in October 1171 — here he beheld the city of Dublin to be the rival of that of London—thus a jealousy rooted that still remains.

The origin of the "Ulster" question may be traced back to the time of Henry VIII (of the many wives). When Henry attempted to establish his so-called "Reformation" in Ireland he sent over an apostate monk (an Englishman named George

## Lord Dunraven, an Ascendancy Chief, Praises Collins' Treason to Ireland

The going-over to Imperialism of Griffith Collins and Mulcahy is marked every day by fresh articles. Today Lord Dunraven, an Ascendancy man, always bitterly hostile to nationality, always trying to get Irishmen conscripted for England and so on, writes to the Irish papers (from London) praising the Provisional Government for its bloodthirsty tactics of making war on its opposition behind the Dail's back. He calls on his fellow parasites to respond to the "Free Staters' appeal and "do their bit"—meaning to join up. The recruiting for the Free State forces is among the pro-British elements, and old soldiers of England are rushing to the Free State recruiting booths. The Unionist and British elements of Ireland are being armed by England and organized by Collins; and these are the forces on which the Free State is to be reared.

## Contrast Between Collins and a Soldier of the I. R. A. Who Was Tortured for Not Doing What Collins Did

Such is common citizenship with Britain. Here is another example. A man named Felix Byrne of Tull-yoriel, County Down, was arrested by Ulster Specials and charged before Judge Brown at Downpatrick. Now, notice that as a member of the I. R. A. he would have been supported by Griffith and Collins (last year in refusing to recognize the court. He was charged with being in possession of war material. He refused, as an Irish soldier, to recognize this British court and explained that he was in the I. R. A. when in the South, but was arrested in County Down when home on holidays. He had no knowledge of the weapons, which he had nothing to do with.

## A Help to Realize the Infamy of Irish Forewarned Renegades

Well, the Orange jury, as might be expected, found the accused guilty. Thereupon the British judge sentenced this unfortunate lad to 15 strokes of the whip and seven years imprisonment! Imagine the hideous, the unspeakable brutality of this sentence! Remember that, had Byrne changed his principles like a Free Stater, had he recognized the Six County courts as Griffith and Collins and their confederates recognize them, he could have escaped. But, no—and so he goes to torture, and Griffith and Collins feast and smile and gloat over Republican losses.

Remember, too, that the act empowering the Six County savages to inflict such sentences recently got the royal assent from the same king that Griffith and Collins recognize, and that the judge who inflicted this maximum sentence was appointed by the English Crown exactly as judges are to be appointed in the Free State. Then the infamy of those forewarned men becomes yet a little more vividly appalling.

## Brown) who, on his arrival called a meeting of the Irish Catholic bishops and announced his mission to them; whereupon the venerable archbishop of Armagh said: "What his name is this I hear? Ireland shall never change her faith; Ireland shall never renounce the vicar of Christ"—this was quickly confirmed by all the bishops. No amount of bribery or persecution would induce the Irish to become apostates; There were no Judases among them. Finding the Irish unbending, the most cruel persecutions commenced. The ferocity and wanton cruelty applied to these forewarned Christians (the nation Irish) ever known, was ample proof of the iniquitousness of the act — on it went down the pages of history to the everlasting dishonor of England.

In 1607 six counties in the Irish province of Ulster formerly belonging to the Earls of Tyrone, Tyrconnell were confiscated by the English crown. The Earls being doubtful of the issue of a trial, fled from charges of so called "Treason" (defence of their estates from the intruders). The estates thus acquired by king James were parcelled out among a body of Scotch and English who had been brought over for the purpose — this movement is known in history as the "Plantation of Ulster" The story of this infamous transaction I will give briefly from Cusack:

"The plan of the plantation was agreed upon in 1609. It was the old plan which had been attempted before, though with less show of legal arrangements but with quite the same portion of legal iniquity parcelled out among a body of Scotch and English and to extirpate the Catholic religion. The six counties to be planted were Tyrone, Derry, Donegal, Armagh, Fermanagh and Cavan. These were parcelled out into portions varying from 2,000 to 4,000 acres; the planters proceeded to build barns and castles, such as castle Monea, County Fermanagh; Tully castle was built by sir John Hume, on his plantation. Both these castles afforded good example of the structures erected at this period. The great desiderata were proximity to water and rising ground.—The beauty of the surrounding scenery, which was superadded at least at Tully Castle, was probably of little value."

"Chichester then proceeded to call a Parliament, the plantation of Ulster had removed some difficulties in the way of its accomplishment. The protestant university of Dublin had obtained 3,000 acres there and 400,000 acres of tillage worked to rebuild her institutions. Unfortunately, Henry II of England came over in October 1171 — here he beheld the city of Dublin to be the rival of that of London—thus a jealousy rooted that still remains.

The origin of the "Ulster" question may be traced back to the time of Henry VIII (of the many wives). When Henry attempted to establish his so-called "Reformation" in Ireland he sent over an apostate monk (an Englishman named George

LA VIE SPORTIVE



Cette chronique est sous la direction de M. J.-O. Roby, 106, rue St-Jérôme, Montréal, à qui toutes communications devront être adressées.

L'EQUIPE CANADIENNE

Les membres de l'Equipe Canadienne qui partent vers la fin du mois pour essayer de reconquérir la coupe Caron, sont prêts par le capitaine W. Labrecque, de se rendre à Maisonneuve, dimanche après-midi, (aujourd'hui) pour leur pratique régulière, chez les différents clubs de Montréal.

LE TOURNOI DES JEUNES

Ceux qui sont entrés dans le tournoi pour la coupe St-Maurice ne devront pas oublier que la prochaine séance de leurs rencontres aura lieu aujourd'hui, après-midi, au club Maisonneuve, conjointement avec leurs aînés, les joueurs de l'Equipe Canadienne.

SOUSCRIPTION

Notre confère de la Presse, M. C.-E. St-Maurice, a ouvert une souscription, pour aider à défrayer les dépenses des joueurs qui tenteront de rapporter la coupe Caron. La liste a été dressée de tout cœur, cette heureuse idée, et M. A. Ready, son secrétaire-trésorier, recevra avec reconnaissance, toutes souscriptions, quelque petite qu'elle soit.

S'il y en a parmi nos lecteurs qui désirent faire une quote-part, ils n'auront qu'à envoyer leurs souscriptions à 868 rue LaFontaine, Montréal, à M. Arthur Ready, et nous les inviterons à le faire sans retard.

CEUX QUI FERONT LE VOYAGE

Nous pouvons assurer aux officiels, sans toutefois que ce soit officiel, que ceux qui iront aux États-Unis, sont: W. Labrecque, capitaine; J.-A. Bleau, L. Ottina, W. LaFrance, O. Paquette, A. Dussault et A. Tanguay.

Bonne chance, messieurs! Au capitaine, nous lui faisons nos sincères félicitations pour son choix judicieux. Si ces joueurs reviennent bredouille, on aura au moins la satisfaction de dire, que la crème y est allée.

GARANTIE

Comme secrétaire-correspondant de la ligue, nous avons reçu de M. P.-J. Lafontaine, d'Holyoke, la garantie de \$200.00 pour aider à défrayer les dépenses de nos joueurs. Ces bons confrères américains nous rendent le réciproque, et nous les en remercions bien sincèrement.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre ci-dessous, que nous publions in extenso et qui parle par elle-même.

M. A. Trahan, je lui dis un sincère MERCI.

J.-O. R.

Fall River, Mass, 23 juillet 1922

M. J.-O. Roby, Montréal, Qué.

Je viens de recevoir un de vos Manuels, pour lequel laissez-moi vous féliciter chaleureusement et vous remercier bien sincèrement. Je considère votre volume, comme une nouvelle bible et tous ceux qui sont intéressés dans la cause du jeu de dames, n'ont aucune raison, pour ne pas se procurer un exemplaire de ce très intéressant traité. Je suis certain qu'il n'existe pas dans l'Amérique, un seul joueur qui n'a pas besoin de ce livre.

Je juge cela d'après moi-même. Je suis un fort joueur et après avoir étudié que quelques chapitres de votre Manuel, — remarquez bien, je ne l'ai pas encore tout étudié, — je m'aperçois que j'ai beaucoup à apprendre, avant d'être champion et sans rien dire de trop, il y en a des milliers, comme moi et surtout moins forts que moi, qui ont grandement besoin de votre Manuel.

J'ai remarqué que Manchester, Lowell, Fall River, New-Bedford, Berlin, Waterbury, Biddeford Falls, Southbridge et Holyoke, n'ont pas beaucoup accordé leur encouragement à l'auteur, M. J.-O. Roby, qui pourtant le mérite mille fois et généralement.

Donc, avis, Messieurs les joueurs de dames, qui vous vous dites intéressés à la noble cause du jeu de dames canadien. Faites preuve de bonne foi, et aidez ce dévoué travailleur à payer les frais très dispendieux de l'impression de cet excellent traité. Envoyez-lui votre dollar et deux cents, rue St-Jérôme, Montréal, et lorsque vous recevrez votre Manuel, vous n'en serez pas fâché.

M. J.O. Roby, je vous prie de faire publier cette lettre dans tous les journaux de Montréal. Vous le méritez.

Bien à vous, (Signé) Charles Trahan, Fall River, Mass.

N.D.L.R. — M. Trahan est un des plus dévoués damistes de Fall River; en plus, il est le président et le fondateur de la ligue, et président du club de l'endroit. Il est un très fort joueur.

LES GROSSES BOURSES EN BOXE ONT-ELLES VECU?

La match Carpentier-Dempsey constituera-t-il le record des grosses et des recettes? On peut le penser, tout au moins si l'on considère un avenir limité à quelques années. Certes, la vie est chère, mais payer cher que tout se font payer les grands tenors du ring. Si, sur les 16 millions de francs perçus à l'entrée de la vaste enceinte de Jersey City, le 2 juillet 1921, l'organisateur encaissait un beau bénéfice, il ne faut pas oublier que le match Le-doux-Criqui, bien que sa recette ait atteint près de 500.000 francs, s'est soldé par un déficit à la charge des promoteurs.

Il ne viendra à l'esprit de personne de contester aux grands champions le droit de tirer de leur valeur pugilistique le bénéfice maximum, mais est également mécontentement en renonçant à un spectacle trop dispendieux. Et c'est infailliblement ce qui arrivera à ses prétentions du monde qui boxe et fait boxer continuent leur ascension.

LES GROSSES BOURSES EN BOXE ONT-ELLES VECU?

Le match Carpentier-Dempsey constituera-t-il le record des grosses et des recettes? On peut le penser, tout au moins si l'on considère un avenir limité à quelques années. Certes, la vie est chère, mais payer cher que tout se font payer les grands tenors du ring. Si, sur les 16 millions de francs perçus à l'entrée de la vaste enceinte de Jersey City, le 2 juillet 1921, l'organisateur encaissait un beau bénéfice, il ne faut pas oublier que le match Le-doux-Criqui, bien que sa recette ait atteint près de 500.000 francs, s'est soldé par un déficit à la charge des promoteurs.

Il ne viendra à l'esprit de personne de contester aux grands champions le droit de tirer de leur valeur pugilistique le bénéfice maximum, mais est également mécontentement en renonçant à un spectacle trop dispendieux. Et c'est infailliblement ce qui arrivera à ses prétentions du monde qui boxe et fait boxer continuent leur ascension.

Le match Carpentier-Dempsey constituera-t-il le record des grosses et des recettes? On peut le penser, tout au moins si l'on considère un avenir limité à quelques années. Certes, la vie est chère, mais payer cher que tout se font payer les grands tenors du ring. Si, sur les 16 millions de francs perçus à l'entrée de la vaste enceinte de Jersey City, le 2 juillet 1921, l'organisateur encaissait un beau bénéfice, il ne faut pas oublier que le match Le-doux-Criqui, bien que sa recette ait atteint près de 500.000 francs, s'est soldé par un déficit à la charge des promoteurs.

Il ne viendra à l'esprit de personne de contester aux grands champions le droit de tirer de leur valeur pugilistique le bénéfice maximum, mais est également mécontentement en renonçant à un spectacle trop dispendieux. Et c'est infailliblement ce qui arrivera à ses prétentions du monde qui boxe et fait boxer continuent leur ascension.

OPINIONS BRITANNIQUES

La revue la "Presse Anglaise" publie, à ce propos, de sévères remarques empreintes à des critiques anglaises sur le match Carpentier-Dempsey, qui a eu lieu il y a deux mois, à l'Alhambra de Londres.

Le "Daily Standard" dit: "Une immense foule a payé des dizaines de guinées, des centaines de guinées, pour obtenir le privilège d'observer un combat entre un Anglais pesant moins de 150 livres et un Français de taille, d'allonge, d'habileté et d'expérience supérieures, dont le poids était de 173 livres. Il a fallu à Carpentier 100 secondes pour donner la preuve qu'il était le meilleur homme."

"Après le 'combat' du 11 au soir, nous commençons à penser que des affaires de ce genre consistent en deux parties principales, et qui est pour et ce qui est contre. Entre les deux, il y a peut-être quelques incidents malpropres qui représentent le combat, mais d'une importance moins en moins grande. Cependant, au point de vue du public offre son argent et change de fois, il s'en va paisiblement sans les marchandises. Un moraliste pourrait dire que ceux qui paient pour voir leurs semblables combattre méritent d'être déçus, mais tandis que la devise des lutteurs professionnels est: 'Point d'argent, pas de combat', nous disons que celle du public sportif doit être: 'Point de combat, point d'argent'."

Parlant enfin du projet de match revanche Carpentier-Dempsey, les "Daily News" donnent leur opinion dans les termes ci-dessous: "Nous croyons que le cri poussé par la presse britannique contre le match-revanche de boxe proposé, et Carpentier, entre Dempsey et Carpentier, reflète l'opinion générale du public sportif anglais. Le public enlève de ces matches soigneusement 'manufacturés' qui sont dénués de conclusion. D'ores et déjà, Dempsey a incontestablement démontré son immense supériorité sur Carpentier. Quelle autre raison y a-t-il d'un autre match, qu'un moyen de procurer des bénéfices fabuleux aux promoteurs et aux deux protagonistes, aux dépens d'une multitude abusée? Malgré la charité calculée d'allusions à l'éventualité de voir la chance tourner du côté de Carpentier, Dempsey, mieux que tout autre, doit savoir que, suivant toute probabilité humaine, le 'combat' ne peut être rien de moins qu'un autre combat. L'idée même de ce combat doit répugner à tous les véritables admirateurs des sports, comme une insulte à leur intelligence."

En effet, on est tout naturellement conduit à penser que la revanche dont on parle n'a pas essentiellement un caractère sportif, que l'espoir d'une nouvelle recette fabuleuse pousse des organisateurs à la réaliser. Et ce grief est une singulière valeur en raison des événements récents.

NECESSITE D'UNE REGLEMENTATION INTERNATIONALE La Fédération française de boxe, qui, la première, a établi des règles précises pour la qualification, les délais, l'enregistrement des défaites, et qui a examiné tous les cas afin d'assurer aux matches toute la sincérité désirable, a pu se rencontrer en Angleterre et en Amérique l'appui sur lequel elle comptait.

Or, aujourd'hui, on reconnaît que la France avait raison. Les Américains viennent de retirer son titre de champion du monde des poids plume à Johnny Kilbane, qui, vivant sur sa réputation, — il était champion depuis 1912, — refusait de mettre son titre en jeu et émettait pour cela des prétentions financières énormes. Dempsey lui-même est mis en demeure de rencontrer Harry Wills, le fameux belge Wvns a dû être menacé de disqualification pour disputer un match pour le titre de champion d'Europe contre le Français Criqui.

L'argent, toujours l'argent. Tant va la cruche à l'eau... Les boxeurs et leurs managers comprendront qu'ils ne doivent pas tuer la poule aux œufs d'or.

J. Guillemot gagne le championnat de France de Cross-Country

Le 31e championnat de France de cross-country, organisé par la Fédération française d'athlétisme, héritière de l'U. S. F. S. A. qui a créé l'épreuve en 1889, s'est disputé, hier, sur l'hippodrome de la Courneuve, devant une nombreuse assistance. Comme il était prévu, Joseph Guillemot l'a gagné comme il a voulu, couvrant les 15 km. 800 du parcours en 55 m. 45 s. 1-5, temps excellent, car les 5 kilomètres à couvrir hors de l'hippodrome furent généralement tracés sur des terrains lourds, glissants, boueux.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

LA REINE VICTORIA

(Suite à la 3e page) daïent avec le parti pacifiste du cabinet, triomphant. "Le Danemark fut laissé à son sort."

Le public, cependant, voyait d'un assez mauvais œil le zèle politique de la reine et M. Lytton Strachey nous dépeint l'impopularité grandissante de cette dernière pendant ses cinq années de lutte qu'elle soutint contre le ministère Gladstone, dont les nombreuses réformes alarmèrent son esprit conservateur. En 1874, les élections générales confèrent enfin le pouvoir à Disraeli, et la reine connut alors six années d'enchantement, de félicité, de gloire, de romantisme. Disraeli mourut la reine par son adulation incessante, par son esprit, sa verve, son charme, et son dévouement à travers lequel il laissait habilement percer une adoration mal déguisée. M. Strachey nous en trace un portrait si vivant qu'on croit le voir, "cet être surprenant qui maintenant enfin, à l'âge de soixante-dix ans, après une vie de luttes extraordinaires, avait réalisé le plus absurde de ses rêves d'adolescence, et qui savait fort bien comment s'assurer complètement, absolument, le cœur de la souveraine dont il était devenu si miraculeusement le serviteur et le maître..."

Il déchiffra ainsi le caractère à la fois simple et complexe de la reine, chez qui les aspirations les plus contradictoires se heurtaient et se confondaient dans la surnomma. Le public parait enfin commencer à avoir assez de ces matches soigneusement "manufacturés" qui sont dénués de conclusion. D'ores et déjà, Dempsey a incontestablement démontré son immense supériorité sur Carpentier. Quelle autre raison y a-t-il d'un autre match, qu'un moyen de procurer des bénéfices fabuleux aux promoteurs et aux deux protagonistes, aux dépens d'une multitude abusée? Malgré la charité calculée d'allusions à l'éventualité de voir la chance tourner du côté de Carpentier, Dempsey, mieux que tout autre, doit savoir que, suivant toute probabilité humaine, le 'combat' ne peut être rien de moins qu'un autre combat. L'idée même de ce combat doit répugner à tous les véritables admirateurs des sports, comme une insulte à leur intelligence."

En effet, on est tout naturellement conduit à penser que la revanche dont on parle n'a pas essentiellement un caractère sportif, que l'espoir d'une nouvelle recette fabuleuse pousse des organisateurs à la réaliser. Et ce grief est une singulière valeur en raison des événements récents.

NECESSITE D'UNE REGLEMENTATION INTERNATIONALE La Fédération française de boxe, qui, la première, a établi des règles précises pour la qualification, les délais, l'enregistrement des défaites, et qui a examiné tous les cas afin d'assurer aux matches toute la sincérité désirable, a pu se rencontrer en Angleterre et en Amérique l'appui sur lequel elle comptait.

Or, aujourd'hui, on reconnaît que la France avait raison. Les Américains viennent de retirer son titre de champion du monde des poids plume à Johnny Kilbane, qui, vivant sur sa réputation, — il était champion depuis 1912, — refusait de mettre son titre en jeu et émettait pour cela des prétentions financières énormes. Dempsey lui-même est mis en demeure de rencontrer Harry Wills, le fameux belge Wvns a dû être menacé de disqualification pour disputer un match pour le titre de champion d'Europe contre le Français Criqui.

L'argent, toujours l'argent. Tant va la cruche à l'eau... Les boxeurs et leurs managers comprendront qu'ils ne doivent pas tuer la poule aux œufs d'or.

J. Guillemot gagne le championnat de France de Cross-Country

Le 31e championnat de France de cross-country, organisé par la Fédération française d'athlétisme, héritière de l'U. S. F. S. A. qui a créé l'épreuve en 1889, s'est disputé, hier, sur l'hippodrome de la Courneuve, devant une nombreuse assistance. Comme il était prévu, Joseph Guillemot l'a gagné comme il a voulu, couvrant les 15 km. 800 du parcours en 55 m. 45 s. 1-5, temps excellent, car les 5 kilomètres à couvrir hors de l'hippodrome furent généralement tracés sur des terrains lourds, glissants, boueux.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

Derrière Guillemot, le rouennais Duquesne — comme il courait individuellement — a fait une course magnifique, remontant L. Corlet, le vainqueur en 1921 et le battant dans un rush formidable d'énergie dans les 50 derniers mètres de la longue randonnée qu'ils venaient d'accomplir sans pouvoir cependant inquiéter un seul instant le vainqueur.

Le départ a été donné un peu avant trois heures à près de 300 concurrents après qu'ils eussent défilé, par équipes en ligne, devant les tribunes aux acclamations des spectateurs, plus ou moins chaleureuses, mais toujours bruyantes au passage de leur club favori. Au coup de pistolet du starter ce fut une pittoresque envolée des coureurs aux maillots de toutes couleurs bien vite égrenés sur la piste.

tête sortent de l'hippodrome dans ces ordres. A leur rentrée Guillemot est toujours premier à 100 mètres devant Corlet, qui précède Duquesne à 45 mètres, Huet, Gaudé, Manhès et Isola.

L'organisation du championnat fut assurée de façon parfaite.

Le "Daily Standard" dit: "Une immense foule a payé des dizaines de guinées, des centaines de guinées, pour obtenir le privilège d'observer un combat entre un Anglais pesant moins de 150 livres et un Français de taille, d'allonge, d'habileté et d'expérience supérieures, dont le poids était de 173 livres. Il a fallu à Carpentier 100 secondes pour donner la preuve qu'il était le meilleur homme."

"Après le 'combat' du 11 au soir, nous commençons à penser que des affaires de ce genre consistent en deux parties principales, et qui est pour et ce qui est contre. Entre les deux, il y a peut-être quelques incidents malpropres qui représentent le combat, mais d'une importance moins en moins grande. Cependant, au point de vue du public offre son argent et change de fois, il s'en va paisiblement sans les marchandises. Un moraliste pourrait dire que ceux qui paient pour voir leurs semblables combattre méritent d'être déçus, mais tandis que la devise des lutteurs professionnels est: 'Point d'argent, pas de combat', nous disons que celle du public sportif doit être: 'Point de combat, point d'argent'."

Parlant enfin du projet de match revanche Carpentier-Dempsey, les "Daily News" donnent leur opinion dans les termes ci-dessous: "Nous croyons que le cri poussé par la presse britannique contre le match-revanche de boxe proposé, et Carpentier, entre Dempsey et Carpentier, reflète l'opinion générale du public sportif anglais. Le public enlève de ces matches soigneusement 'manufacturés' qui sont dénués de conclusion. D'ores et déjà, Dempsey a incontestablement démontré son immense supériorité sur Carpentier. Quelle autre raison y a-t-il d'un autre match, qu'un moyen de procurer des bénéfices fabuleux aux promoteurs et aux deux protagonistes, aux dépens d'une multitude abusée? Malgré la charité calculée d'allusions à l'éventualité de voir la chance tourner du côté de Carpentier, Dempsey, mieux que tout autre, doit savoir que, suivant toute probabilité humaine, le 'combat' ne peut être rien de moins qu'un autre combat. L'idée même de ce combat doit répugner à tous les véritables admirateurs des sports, comme une insulte à leur intelligence."

En effet, on est tout naturellement conduit à penser que la revanche dont on parle n'a pas essentiellement un caractère sportif, que l'espoir d'une nouvelle recette fabuleuse pousse des organisateurs à

TOUJOURS LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

Griffith serait mort

Belfast, 12 (S. P. A.). — On a appris, aujourd'hui, à Belfast qu'Arthur Griffith, président du Dail Eireann, est décédé, ce matin, à Dublin. Sa mort aurait été causée par l'influenza.

BIEN PRES DE LA DEFAITE

Londres, 12 (S. P. C.). — Une dépêche de Melbourne mande que le gouvernement australien a failli subir une défaite à la Chambre des députés sur la question du prix du sucre. Une motion de censure proposée par le parti travailliste a été rejetée par un vote de 36 contre 27. Une motion analogue proposée par le parti agraire n'a été rejetée que par un vote de 32 contre 31.

UN POSTE FORT CONVOITE

Winnipeg, 12 (S. P. C.). — Au moins cinq candidats aspirent au poste de président du collège d'agriculture du Manitoba depuis que cette position est devenue vacante par la démission du professeur John Bracken, choisi pour être le premier ministre de la province. Les aspirants sont le professeur C. H. Lee, chef du département de bactériologie du collège, qui a été nommé, hier, président provisoire; W. C. McKillican, de la ferme expérimentale du Dominion à Brandon; le professeur Hutton, chef du département des démonstrations agricoles du Pacifique Canadien à Calgary; H. S. Arkell, d'Ottawa, commissaire pour le soin du bétail du Dominion; et le professeur Coleman, de la ferme expérimentale de Guelph, Ontario.

LE DANGER GRANDIT

Chicago, 12 (S. P. A.). — La grève des ouvriers des ateliers des chemins de fer des Etats-Unis, qui en est rendue à sa septième semaine de durée, prend un aspect plus menaçant, aujourd'hui. Le transport ferroviaire cesse en plusieurs endroits, particulièrement dans l'extrême ouest, dans le nord-ouest et dans le sud-ouest du pays. La cause de cette paralysie du transport réside dans le fait que des cheminots des quatre grands syndicats quittent leur ouvrage ou convoquent des assemblées pour parler de faire la grève en manière de protestation contre la présence de gardes armés sur les propriétés des chemins de fer ou contre la soi-disant déféction du matériel ferroviaire. Cette désertion des employés des trains a commencé à se manifester sur les convois transcontinentaux Santa Fé, dans les déserts de la Californie et de l'Arizona et sur les convois de marchandises, de l'Elgin, Joliet & Eastern. L'exemple de ces employés a été suivi par ceux d'autres trains.

M. Wood n'est pas encore décidé

Winnipeg, 12 (S. P. C.). — M. H. W. Wood, de Calgary, président des fermiers-unis de l'Alberta, interrogé ici, hier soir, n'a pas voulu dire s'il accepterait ou refuserait la présidence du bureau de vente du blé qu'on projette de créer.

«Vous devez voir le premier ministre Greenfield, si vous voulez en savoir davantage», a dit M. Wood, car c'est à lui de faire les déclarations s'il en a à faire. Je repars, ce soir, pour Calgary. Personnellement, je n'ai plus rien à faire ici.»

M. Greenfield a déclaré qu'il n'avait pas de déclaration à publier dans le moment. Il a ajouté qu'il demeurerait encore, aujourd'hui, à Winnipeg et peut-être plus longtemps. Il pourrait se faire qu'il ait quelque chose à annoncer dans le cours de la journée. Il a dit qu'il n'a pas encore vu le premier ministre Bracken, du Manitoba.

On ne croit pas que la conférence fasse de déclaration avant d'avoir pris une décision dans un sens ou dans l'autre. On pense que les membres de la conférence ont l'intention de procéder à l'organisation du bureau du blé, s'ils peuvent découvrir les hommes qu'il leur faut. Par ailleurs, on ne s'attend pas à ce que l'abandon de la formation du bureau soit annoncé tant qu'il n'aura pas été prouvé d'une façon absolument concluante qu'il est impossible de le mettre en état de manier avec succès la récolte de cette année.

LA NOUVELLE GARE LE DÉVELOPPEMENT DES TROIS-RIVIÈRES DE L'APICULTURE

Les Trois-Rivières, 12. (D.N.C.) — MM. Gélinas et Parent, ingénieurs de la ville des Trois-Rivières, s'occupent présentement de faire des expertises en vue de soumettre au conseil des données qui lui permettront de juger quel site sera le plus favorable à l'érection de la nouvelle gare du Pacifique Canadien.

Le conseil étudie deux projets : le premier se rapportant à la construction de la gare sur le site actuel et le second recommandant l'érection du nouvel édifice rue Ste-Marie, où se trouve actuellement la manufacture Tebbutt.

La réalisation du premier projet exigerait la construction d'un viaduc en dessous des voies, ce qui serait difficile et coûteux et des expropriations considérables de terrains avec en plus la fermeture de la rue Ste-Maurice, ce qui pourrait être une source future de litiges qui auraient sans cesse leur écho devant les tribunaux.

Le deuxième projet, celui qui semble rallier l'opinion de la majorité des hommes d'affaires, ne nécessiterait pratiquement pas d'expropriation : une partie du terrain appartenant déjà à la ville des Trois-Rivières, réduirait à une quantité négligeable les chances de réclamations et coûterait, sous ce seul rapport, une somme de \$200,000 à \$300,000 en moins. La construction de la gare en cet endroit n'isolait aucun quartier de la ville dont elle occuperait pratiquement le centre. Toutes les principales avenues de la ville y conduiraient, de sorte que les voyageurs, venant de descendant des trains, auraient immédiatement accès à toutes les parties de la ville.

Nous croyons savoir que le projet de construire la nouvelle gare sur l'emplacement actuel sera abandonné à cause des difficultés physiques trop considérables qu'il faudrait surmonter, telles que construction du viaduc qui nécessiterait une pente trop inclinée de la rue Ste-Maurice et les moyens d'empêcher l'isolement d'une partie du quartier Notre-Dame résultant de la fermeture de la rue Ste-Maurice.

Mort accidentelle

Le coroner a déclaré accidentelle, hier, la mort de Hector Leclair, le savetier sourd de Ville-Saint-Pierre, qui s'est fait tuer par un train. Leclair traversait la cinquième avenue lorsque le train rapide pour Toronto l'a frappé et l'a projeté à cinquante pieds. La mort avait été instantanée.

On coupe le blé au Manitoba

Calgary, 12. — Le coupage du blé sera général dans l'Alberta d'ici une semaine. La grêle n'a pas causé beaucoup de dégâts, cette année. On espère bien qu'il n'y aura pas de fortes tempêtes ayant une dizaine de jours.

La vue influe sur la santé

LES AUTORITÉS MEDICALES RECOMMANDENT DE PORTER UNE ATTENTION TOUTE SPECIALE A LA VUE QUI DEPENDE DE L'ENERGIE VITALE. CONSTATATIONS ET CONSEILS.

Les médecins d'accord avec les autorités de la science médicale ont constaté que la vue influe d'une manière profonde sur la santé de l'individu, à tel point, qu'une mauvaise vue ébranle tout le système nerveux et cause des maux graves dans l'organisme du corps humain.

Le service fédéral de l'hygiène précise sur ce point, dans un circulaire récente, des constatations fort appropriées qu'il accompagne de conseils utiles; les voici : «La nécessité constante de voir de près, le fait d'être continuellement exposé à l'éclat de la lumière obéissant reflétée par le pavé et les édifices ou provenant des globes électriques puissants, tout expose les yeux à une très grande fatigue. La vue déficiente et les désordres résultants du système nerveux qui en résultent sont plus communs que l'on ne s'en rend compte ordinairement.

Pour apprécier la vraie signification de la fatigue de la vue, par rapport à l'efficacité et à la santé, il faut comprendre la relation intime qui existe entre les yeux et les autres organes du corps — et que tout ce qui affecte les uns affectera les autres.

Le fonctionnement de tout organe humain n'est rendu possible que par la dépense de la force nerveuse, qui est la puissance motrice vitale du corps. Les yeux, quand ils sont normaux, emploient peut-être 20% de toute cette force nerveuse vitale, mais quand les yeux sont défectueux, ils exigent plus de «courant», pour parler en termes d'électriciens. En s'efforçant de triompher d'une imperfection visuelle, les yeux dépensent beaucoup plus de force normale de la force nerveuse. Dans la vie de tous les jours, on trouve que la fatigue de la vue prive le système de cette force vitale à un tel point qu'on s'en ressent dans le fonctionnement imparfait d'autres organes du corps; l'estomac, le cœur, le foie, les reins, etc.

L'anomalie est que la vue peut sembler parfaite et cependant une grande fatigue de yeux peut exister. La majorité des gens, croyant que leur vue est bonne, dépensent trop d'énergie pour obtenir cette vue apparemment bonne. En conséquence, beaucoup ont à lutter contre un désavantage et sont beaucoup moins efficaces. Le remède pour ces gens est de se faire examiner les yeux, et d'ajuster la vue au foyer convenable pour leur travail.

Plus il se fait de travail qui demande de l'application, plus il y a de gens qui souffrent de la fatigue de la vue. Le docteur George M. Gould de Philadelphie, a préparé une liste de 114 défauts ou maux, classés d'après la proportion de l'étendue de la fatigue de la vue qu'il a trouvée qui existait dans chaque groupe. Cette liste est le résultat de plus de trente ans de recherches. Elle commence par les trappeurs, les chasseurs et les fermiers, hommes qui se servent rarement de leurs yeux pour voir des objets rapprochés. Elle finit avec les joailliers de diamants, un métier qui demande l'usage le plus appliqué des yeux.

Les journaliers appartiennent au groupe 7; les menuisiers, au groupe 43; les machinistes, au groupe 49; les forgerons, au groupe 56; les ouvriers en chaussures et ouvriers travaillant le cuir, au groupe 65; les fileurs et les tisserands, au groupe 69; les chaudronniers et les menuisiers, au groupe 79; les tisseurs, au groupe 89; les employés de bureau ou les sténographes, au groupe 92; les ouvriers en bijouterie, au groupe 100; les couturiers et les tailleurs, au groupe 108; les graveurs à l'eau forte, au groupe 112; les polisseurs de diamants, au groupe 114, ces derniers étant tout au haut de la liste.

Dans l'examen fait récemment de la vue de dix mille travailleurs industriels et commerciaux, qui étaient censés être en bon état, on trouva que 58% avaient la vue déficiente. 18% seulement portaient des lunettes pour remédier à cet état. En faisant une enquête sur les causes des «maux» dans l'industrie, le groupe d'ingénieurs d'Herbert Hoover a confirmé ces chiffres en disant «qu'au moins 26 millions des 42 millions de travailleurs en Amérique ont la vue déficiente.»

Un usage excessif des yeux à une très petite distance augmente les déficiences de la vue et entraîne un immense gaspillage d'énergie et une perte dans la production. Les gens qui ont des yeux défectueux sont plus exposés aux accidents que ceux qui ont une vue normale. Le docteur Harrington, de la Commission Industrielle du Massachusetts, dit : «La lassitude vient plus facilement par suite de la fatigue des yeux que de la suite de durs travaux musculaires.»

Même chez les très jeunes enfants, la vue déficiente existe et se développe. Un officier de santé éminent a dit récemment que, des 100,000 élèves des écoles publiques de la ville de New-York qui n'ont pas été promus l'année passée, au moins la moitié ont été retardés par une vue déficiente plutôt que par le manque d'intelligence.

Il y a deux raisons principales pour l'usage des lunettes optiques ou des verres : 1. pour que les gens qui ont la vue d'un oeil ou des deux yeux moins bonne qu'une vue normale puissent voir clairement et confortablement. 2. pour que ceux qui voient d'une manière normale mais avec fatigue inconsciente de la vue, qui est cause de

Les colons n'en veulent pas

DEUX REQUÊTES SONT ADRESSEES AU MINISTRE PROVINCIAL DES TERRES ET FORETS POUR DEMANDER QU'ON NE DONNE PAS LA VUE AU PROJET DE BARRAGE DU LAC KENOGAMI.

Québec, 12. (D.N.C.) — Votre correspondant, ici, reçoit de nombreuses communications au sujet de la nouvelle que le premier ministre lui-même, M. Taschereau, a annoncée, au cours d'un récent banquet, lors de la convention de la section provinciale de l'Association des marchands détaillants du Canada.

Le premier ministre avait alors déclaré que les travaux au barrage du lac Kenogami allaient commencer dans quelques semaines. Plusieurs de nos correspondants ont exprimé leur surprise à la suite de cette déclaration du premier ministre.

On nous rappelle qu'il y a une forte opposition à ce projet de la part des résidents de St-Cyriaque et de Lac-St-Jean. Deux requêtes ont été signées et présentées au ministre des terres et forêts, M. Mercier.

La requête signée par les résidents de St-Cyriaque est très explicite. Voici le texte : «La requête des sous-signés, tous propriétaires de biens-fonds dans la paroisse de St-Cyriaque expose respectueusement qu'il serait d'intérêt général d'arrêter définitivement l'exécution du projet de relever le niveau des eaux du lac Kenogami.

1o. Attendu que ce projet n'est pas nécessaire, puisqu'il ne sert qu'apparemment les intérêts d'une industrie, qui peut facilement trouver ailleurs la balance des forces qui peuvent manquer à son fonctionnement normal, à savoir, en développant les forces électriques au moyen de barages faits ailleurs, dans des endroits qui n'ont ni rien au développement et à la vie de l'agriculture et des autres paroisses.

2o. Attendu que ce projet ne paraît d'aucune utilité, puisque la compagnie qui le tente, trouve, en hiver, plus de pouvoir que n'en demandent ses ressources matérielles et financières, vu le fournissement régulier donné par les rivières qui alimentent le lac Kenogami : le du kauba, les Ecoeurs et le St-Cyriaque; ces rivières fourniraient d'emblee un pouvoir plus que suffisant à la vie régulière de l'industrie de la pulpe.

3o. Attendu que ce projet est préjudiciable à l'ordre économique, puisqu'il commence par détruire avant que de servir, qu'il crée sur la tête de trois villes, Kenogami, Jonequières et Chicoutimi, un nuage d'eau menaçant qui entraverait leur libre action.

Nuisible à l'ordre social, puisqu'il anéantit une paroisse importante, brise son histoire, ruine ses traditions, délie toutes ses amitiés, sépare les familles, rompt les relations accoutumées entre les paroisses limitrophes, est en contradiction flagrante avec le principe de l'union de l'agriculture avec l'industrie; que, dans une paroisse, si elle est dispersée, la destruction d'un être social et moral, que la poursuite incertaine d'un bien d'ordre purement matériel ne peut motiver; que ce serait la pour le gouvernement provincial une espèce de scandale, dont l'histoire ferait mention dans la page de ses géminés.

4o. Attendu que ce projet ne donnera rien de pratique, puisqu'il fournira, du surplus des eaux, d'immenses batteries, couvertes de glaces tout l'hiver, qui ne donneront rien pour l'industrie, qui en été, seront, par les milliers d'îlots y formés, un obstacle au flotage régulier du bois.

5o. Attendu que ce projet, que l'on fait valoir environ de dix millions, doit coûter réellement aux ingénieurs en font foi — au moins plus que le double; que, par conséquent, il ne donnera jamais ce qu'il aura coûté.

A la suite de ces considérations, une nombreuse liste de noms avait été envoyée au ministre. Une requête signée dernièrement par des résidents du Lac-Saint-Léon, dit : «Que le gouvernement, au lieu de faire des dépenses inutiles au lac Kenogami, fasse le barrage de la Grande Décharge; nationalisant notre plus beau pouvoir, il pourra donner des forces qui en vendra, servira l'industrie à la patrie, sans encourir des conséquences néfastes.»

Le gouvernement provincial ne semble pas avoir fait cas de ces requêtes, puisque M. Taschereau annonce que les travaux du barrage au lac Kenogami commenceront dans quelques semaines.

UNE DEPENSE DE \$6,000,000

Un de nos correspondants nous affirme que l'exécution du projet coûtera beaucoup plus de \$2,000,000. Le gouvernement a voté une somme de \$1,800,000. Il aurait, nous dit-on, demandé une garantie de 10% à une compagnie de bois de pulpe, mais celle-ci aurait offert 8% et le gouvernement aurait accepté.

Pour compléter ces travaux, il faudrait faire une écluse neuve d'environ 2,500 pieds de long, haute de 120 pieds; il faudrait construire une dizaine de barrages latéraux pour protéger les vides avoisinants; il faut noyer la paroisse de St-Cyriaque.

Ces travaux coûteraient près de cinq à six millions avec une simple garantie de 8 pour cent. On nous affirme que le but de ces travaux est l'obtention de limites exploitables — il faudra couper du bois sur les terres inondées — et la réparation d'une écluse usée. Il est évident que le projet de la construction d'un barrage au lac Kenogami ne serait pas plus aux gens de Chicoutimi que le chemin de fer de Chibougamou n'est rempli de confiance les gens du

Quatre départs, trois arrivages

IL Y A EU UNE GRANDE ACTIVITE DANS LE PORT DE MONTREAL EN FIN DE SEMAINE. LE MOUVEMENT DES NAVIRES LES DERNIERS ARRIVAGES A NEW-YORK.

Quatre paquebots sont partis du port ce matin et hier et trois autres y sont entrés. Le *Mellita*, l'*Albania* et le *Victorian*. Le premier est arrivé à 7 heures ce matin, le second est arrivé à midi et le dernier arrivera ce soir, vers 6 heures. Le *Victorian* porte 302 passagers de cabine et 339 passagers de troisième classe. Les navires qui sont partis sont le *Saturnia* qui a laissé le port hier, à destination de Liverpool, ainsi que le *Tunisia*, de la marine du Pacifique, et le *Megantic* de la ligne White-Star Dominion.

DES NOMINATIONS AU PACIFIQUE. Les autorités du Pacifique ont nommé William Stewart agent des passagers à Glasgow et J. Webb, agent des passagers à Southampton.

APRES AVOIR FRAPPE UN ICEBERG. Le vapeur *Manchester* qui a frappé un iceberg au détroit de Belle-Isle sera inspecté à Québec. Il ne semble pas qu'il y ait de bien grands dommages.

MOUVEMENTS DES NAVIRES. Le *Canopic*, de la ligne White-Star Dominion, est sensé arriver ici, mercredi prochain. Il porte 169 passagers de cabine et 184 passagers de troisième classe.

L'*Empress of Scotland*, du Pacifique Canadien, arrivera à Québec, le 17. Il a laissé Hambourg, mardi dernier.

Le *Metagama*, du Pacifique Canadien, est parti de Glasgow, hier, pour Montréal.

Le *Montcalm*, du Pacifique Canadien, est parti, hier, de Liverpool à destination de Montréal.

L'*Empress of Australia*, du Pacifique Canadien, est arrivé, hier, à Yokohama. Il venait de Vancouver.

Le *Columbia*, de la ligne Anchor-Donaldson, doit arriver lundi à New-York. Il vient de Glasgow et de Moville.

Le *Paris* de la ligne française, est arrivé mercredi au Havre. Il venait de New-York et de Plymouth.

Le *Montrose*, du Pacifique Canadien, est parti, hier de Liverpool pour Montréal.

Le *Hinnedosa* est arrivé hier, à Anvers. Il venait de Montréal.

Le *Montrose*, de la compagnie du Pacifique Canadien, parti hier de Liverpool à destination de Montréal.

L'*Empress of Russia*, de la même compagnie, qui est parti de Hong-Kong à destination de Yokohama et Vancouver.

New-York, 12. — Attendus aujourd'hui. — *Roussillon*, parti du Havre le 31 juillet; *George Washington*, parti de Breme le 1 août.

Le *Mauretania*, parti de Southampton le 5 août.

Attendus le 13 août. — *Noordgyn*, parti de Rotterdam le 1 août; *Adriatic*, parti de Liverpool le 5 août.

Attendus le 14 août. — *Kroonland*, parti d'Anvers, le 3 août; *La Fayette*, parti du Havre le 5 août; *Columbia*, parti de Glasgow le 5 août.

Attendu le 16 août. — *President Adams*, parti de Londres le 5 août. Le *Saint-Paul* est arrivé à New-York le 10 août.

LE MOUVEMENT DES NAVIRES. LE MOUVEMENT DANS LE PORT. Canadian Raider 2153 C.G.M.M., section 43.

Canadian Rancher, 2159. C.G.M.M., section 43.

Canadian Trooper, 2183 C.G.M.M., section 43.

Mina Brea, 2566 Imperial Oil Co., section 101.

Canadian Trooper 1953 C.G.M.M., section 43.

Canadian Commander 3340 C.G.M.M., 4 Vickers.

Modena 671 T. R. McCarthy Reg'd, section 47.

Canadian Ranger 1812 C.G. M., hangar 14.

Un manuel pour les maraichers

LE SURINTENDANT DES MARCHES A PREPARE A LEUR USAGE LA CODIFICATION DE TOUS LES REGLEMENTS MUNICIPAUX QUI LES AFFAFFECTENT DIRECTEMENT. LES PRESCRIPTIONS GENERALES.

M. J. E.-A. Biron, surintendant des marchés, a terminé la codification générale de tous les règlements municipaux et leurs amendements, concernant les marchés publics; il les a réunis en un règlement unique, portant le no 296, lequel est actuellement distribué aux maraichers, aux cultivateurs et aux intéressés. C'est un manuel, de format commode, qui renferme tout ce qu'il importe de savoir pour vendre des produits alimentaires dans la ville de Montréal.

Après une indication précise des six grands marchés de la ville, le manuel traite de prescriptions générales qui doivent remplir les cultivateurs, dispositions ignorées par le plupart du grand public. En voici les principales : «Lesdits marchés seront ouverts tous les jours (les dimanches, le jour de Noël, le premier jour de l'an et le Vendredi saint avant-midi exceptés), de 5 heures du matin à 6 heures du soir, depuis le premier jour d'avril jusqu'au premier jour d'octobre, et de 6 heures du matin à 5 heures du soir du premier jour d'octobre au premier jour d'avril; mais le samedi et la veille des fêtes, les marchés aux viandes et les halles au poisson seront ouverts jusqu'à onze heures du soir.

Nul ne vendra, n'offrira ou n'exposera en vente dans ou sur aucune rue, ruelle, cour ou dans aucun magasin, boutique, ou autres endroits, dans la ville, si ce n'est sur un des marchés aux viandes établis par ce règlement, aucune espèce de viande de boucherie, du porc frais, des dinde, oies, canards, volailles, du poisson, des fruits, grains, produits ou effets généralement apportés et vendus sur les marchés publics, pourvu que rien de contenu dans les présentes n'empêche les boutiquiers épiciers ou commerçants de vendre en détail comme et devant dans leurs magasins, des beurres, des œufs, du foin, de la paille, du porc salé, du gibier, du poisson préparé, des fruits ou légumes.

Pourvu aussi que rien de ce qui précède n'empêche les commerçants de produits de boucherie ou de ferme, ou les fermiers arrivant en ville avec leur marchandise par bateau ou par chemin de fer, de vendre leur dite marchandise à l'exception, cependant, des bestiaux, qui doivent être vendus sur les marchés à bestiaux seulement, sur les quais, bateaux de marchés ou dans les cours de chemins de fer, pourvu qu'ils paient un droit de 35 cents par jour lorsqu'ils exposent en vente ou auront vendu moins de 15 poches, paquets, boîtes, bûches, ou autres articles, en sus par jour pour d'un centime, paquet, panier, balle, boîte ou baril additionnel, lorsqu'ils en exposent en vente ou en auront vendu plus de 15.

Tous ceux qui apportent des denrées, des animaux, du fourrage, du grain, des produits ou effets quelconques pour les vendre sur lesdits marchés, avec ou sans lesdits droits, devront se conformer aux instructions placées sur lesdits marchés, et des commissaires, en cas de contestation concernant la préférence ou le choix des places, ils se soumettront et obéiront aux décisions du surintendant ou desdits commissaires; et tous ceux qui achètent ou vendent dans lesdits marchés, ou les fréquentent, ou y font des affaires obéiront à tous les ordres ou instructions desdits commissaires ou les commissaires en ce qui concernera les règles et règlements des marchés, la classification ou les arrangements à y faire, ou la paix l'ordre et la propriété qu'on y doit observer.

Il est défendu de nourrir des chevaux sur les marchés. Quiconque apporte des denrées, du fourrage ou des animaux ou vend sur lesdits marchés, ou les vend sur lesdits marchés, doit payer les droits imposés par le présent règlement sur lesdits denrées, fourrage, animaux ou articles sous peine d'encourir la pénalité ci-après vider.

Il est défendu de laver ou vider du poisson, de tuer ou éventrer aucun animal, ou de plumer aucune volaille, ou de faire aucune espèce de commerce d'exposer de la viande ou de porc saigné ou les entrailles non nettoyées d'aucun animal dans ou sur lesdits marchés, ou d'offrir ou d'exposer en vente sur lesdits marchés aux viandes ou halles au poisson, de la chair d'aucun animal qui serait mort de maladie ou qui aurait été saisi lorsque tué, ou du porc lardé, ou aucune viande soufflée ou parée d'une façon frauduleuse, ou de la chair de veau, ou aucune viande, gibier ou volaille gâtée ou malsaine ou invendable à raison de sa maigreur, ou aucun vinant, les trois ou dans aucune autre condition que son état naturel, ou aucun fruit gâté ou autre article malsain quelconque, sous peine de la perte et de la confiscation d'iceux, outre la pénalité portée dans la section 97 contre tous ceux qui contreviennent aux dispositions de ce règlement.

Il est défendu de saigner des volailles, moyennant rémunération, dans un rayon de 500 verges d'aucun marché public.

Il est défendu aux fermiers, jardiniers, fruitiers, régrattiers, commerçants ou autres personnes d'occuper lesdits marchés ou d'y faire leurs ventes après que ces marchés auront été saisis lorsque avant 4 heures du matin du premier avril au 1er octobre, ni avant 5 heures du matin du premier octobre au 1er avril.

Pourvu que rien de contenu dans les présentes n'empêche les fermiers (habitants), jardiniers et fruitiers d'occuper la ville pendant la

Les syndicats catholiques

LE PREMIER CONGRES DE LA CONFEDERATION DES TRAVAILLEURS CATHOLIQUES S'OUVRE A MONTREAL, SAMEDI. — HISTORIQUE DU MOUVEMENT.

Samedi, les quelque deux cents délégués des 45,000 membres de la Confédération des travailleurs catholiques du pays, se sont inscrits au cercle paroissial de l'Enfant-Jésus pour prendre part au premier congrès qui tient ses assises à Montréal du 12 au 17 août.

Le soir eut lieu la séance d'ouverture sous la présidence de M. le Châtelier P. Beaulé, de Québec, président général de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada, entouré des chefs des syndicats catholiques et nationaux, dont M. D. Pilon, président du Conseil Central de la région de Montréal; M. L. Morin, président du conseil central de la région de Québec; M. D. Bergeron, président du conseil central de la région de Lachine et de plusieurs autres syndicalistes.

C'est le premier congrès des syndicats catholiques à Montréal, qui date jusqu'ici récemment l'un des plus anciens forts des unions neutres internationales, a souligné M. Beaulé, en retraçant sommairement l'histoire des nouveaux groupements ouvriers en dehors de la Fédération américaine du Travail. Le syndicalisme catholique au pays a connu deux périodes de formation; la première, de 1908 à 1915, qui est la période de réparation et la deuxième de 1918 à nos jours, qui est celle de fondation.

La première semence a été jetée en 1900, lorsque S. G. Mgr Paul Bruchési inaugura la fête religieuse du travail le 1er dimanche de septembre, fête qui s'est perpétuée fidèlement par la suite. Huit ans plus tard, une réunion sociale inter-diocésaine tenue à l'Université de Montréal, entreprit une étude approfondie des conditions sociales de l'ouvrier; ce fut à cette occasion que la Fédération des Ligues du Sacré-Coeur la fondation en 1911 de l'Ecole Sociale Populaire, qui a joué un rôle décisif vers l'orientation de la classe ouvrière et qui groupa dès la première heure, deux chefs ouvriers, MM. L. G. Hogue et A. Charpentier.

En 1914, l'Ecole Sociale Populaire, ayant profité des conférences du R. P. Plantier de l'Action Populaire de Reims, sur les questions sociales, jeta les bases d'une fédération ouvrière catholique, laquelle groupe des charpentiers, des menuisiers, des plombiers et différents autres corps de métier et quelques mois plus tard acquiescent le syndicat des charpentiers-menuisiers.

À quel temps de là, le Syndicat du commerce de l'Industrie était fondé, dans le but de grouper les employés de bureau, les employés de magasin, les employés de banque. Il eut un premier succès qui jeta beaucoup d'éclat; il avait un organe, la Vie Professionnelle qui activait la propagande et une coopérative de consommation qui fonctionnait normalement. La guerre vint amoindrir les premiers enthousiasmes et empêcha l'oeuvre naissante dans la tourmente.

De 1915 à 1918, c'est le désarroi général, ou plutôt, la période d'incubation des semences jetées en terre. C'est la période de fondation qui s'annonce; le syndicat des charpentiers a seul survécu. Une réunion de prêtres et d'ouvriers tenue à la villa Saint-Martin, le 28 avril 1918 produisit une réorganisation complète du mouvement ouvrier catholique. Le Congrès de l'Action Sociale le 13 juin 1918, groupe l'élite ouvrière de la ville et prend la direction du mouvement.

L'organisation proprement dite donne des résultats dès les premiers mois de 1919, avec les travailleurs en chaussures qui fondent un syndicat, suivis en août des employés de magasin et des employés de manufacture en octobre. Puis c'est le succès prodigieux que l'on connaît aujourd'hui.

nuit d'occuper lesdits marchés avant l'ouverture réglementaire, mais après neuf heures du soir seulement en y plaçant leurs voitures de la manière prescrite par ce règlement et leur est strictement défendu d'y placer des voitures vides ou qui ne contiendront pas les articles ou produits dont la vente est autorisée par le présent règlement.

Nul cultivateur ou vendeur de légumes ou autre personne à qui une place n'a pu être assignée sur les marchés, ne restera sur, ou n'embarrassera avec sa voiture ou ses effets, aucune rue dans le voisinage immédiat de tels marchés.

Il est défendu de vendre ou d'exposer en vente sur lesdits marchés des hardes de quelque espèce que ce soit, à l'exception des articles ou effets ordinairement apportés et vendus par les femmes des cultivateurs ou leurs familles.

Quiconque dans la ville de Montréal expose, vend ou offre en vente, au détail, des produits ci-après énumérés, est tenu d'avoir, et de donner le poids suivant par sac :

(a) Les patates, les choux de toute sorte; (b) Les oignons, les betteraves, les carottes, les navets, les panais, les poireaux, excepté si ces légumes sont vendus avec leur tige verte. Dans la ville, les oeufs, le gibier et les volailles, lorsqu'ils sont vendus au détail, doivent être au poids.